

JEAN-PIERRE WILLEMS

# PRISES DE TÊTES



127. Mézigues et mézigues - 29-08-2018 - A.G.

ALAIN GARRIGUE 100 TÊTES

Retrouvez les dessins et les peintures d'Alain Garrigue :

<https://tronches.tumblr.com>

<http://alaingarrigue.com>

Dessins Alain Garrigue (merci !) - Photos jpw



- Mais que cherches tu à travers toutes ces femmes ?
- Leur singularité, car toutes ont quelque chose de singulier
- Ah oui ? et moi quelle est ma singularité ?
- Ton chapeau.



Alain Garrigue dessine. Alain Garrigue peint. Depuis toujours il part à la rencontre avec ses crayons, ses pinceaux, ses pigments, ses grandes feuilles, ses murs bariolés, ses couteaux, ses éponges, sa bibliothèque dans un coin de sa tête et tout autour de lui, ses phrases qui cognent à la fenêtre, ses déambulations, car il peint aussi avec les jambes, et tout le fatras immense de la vie. Le 25 avril 2018 Alain Garrigue a décidé qu'il dessinerait une planche de têtes, tous les jours, pendant trois ans. Il a appelé ça Tronches, trognes, trombines.

En une trentaine d'années de conseil et de formation, j'ai eu l'occasion de travailler avec plus de 20 000 personnes. Quelques heures, quelques jours, quelques mois, quelques années. Que la rencontre soit fugace ou régulière, j'ai regardé chaque visage comme un livre, ou comme un tableau. Qui raconte une histoire singulière. Certes, tous les livres ne suscitent pas la même passion, certains vous tombent des mains, d'autres ne vous quittent plus, même refermés. Mais chaque livre est à la fois commun et singulier. Ressemblant à tant d'autres et unique.

Alain, amicalement, m'a autorisé à piocher dans ses planches de têtes pour ouvrir l'année 2019 par ce livre qui tente de percer le mystère de l'appel du dessin, tous les jours, à toute heure, ou de l'excitation, toujours renouvelée, d'aller au-devant de l'inconnu(e).

Ah oui, j'oubliai, Alain Garrigue est toulousain et il enseigne aux Beaux-Arts de Carcassonne, mais vous l'aviez déjà deviné.

Un homme fait de tous les hommes et qui les vaut tous et que vaut n'importe qui  
Sartre



J'aime les têtes. J'aime les têtes des gens que je croise dans la rue, le long des files d'attente, au détour de tel ou tel croisement, en enfilade sur les passages piétons, au restaurant, dans les wagons bondés des trains, dans les couloirs des métros, au café, sous les parapluies ou en grappe sur les chemins des plages, à la télé, sur les pages actualités d'internet, dans chaque magazine que je feuillette, à la ville comme au détour d'un chemin de randonnée : j'aime à la folie dessiner toutes les tronches que je vois. J'aimerais n'avoir à faire que ça. C'est un filon inépuisable. Il n'y a pas deux visages pareils, deux expressions semblables, il n'existe aucun fond dans l'exploration de ce continent souterrain : la figure humaine. Henry Miller parle quelque part de ces visages burinés dans le métro parisien qu'il se délectait de décrypter pendant des heures, comme autant de cartes de géographie. Et je ne peux que souscrire à la vision de Victor Hugo, applaudir des deux mains à ces mots : "Qu'on se figure une série de visages présentant successivement toutes les formes géométriques, depuis le triangle jusqu'au trapèze, depuis le cône jusqu'au polyèdre; toutes les expressions humaines, depuis la colère jusqu'à la luxure; tous les âges, depuis les rides du nouveau-né jusqu'aux rides de la vieille moribonde; tous les fantasmagories religieuses, depuis Faune jusqu'à Belzébuth; tous les profils animaux, depuis la gueule jusqu'au bec, depuis la hure jusqu'au museau. Qu'on se représente tous les mascarons du Pont-Neuf, ces cauchemars pétrifiés sous la main de Germain Pilon, prenant vie et souffle, et venant tour à tour vous regarder en face avec des yeux ardents ; tous les masques du carnaval de Venise se succédant à votre lorgnette ; en un mot, un kaléidoscope humain."

Le projet : dessiner une page remplie de têtes chaque jour pendant trois ans :

- une journée appelée « Tronches », la première année,
- Idem l'année suivante : « Trognes »,
- ainsi que la suivante et 3ème année : « Trombines ».

Au total 1095 pages de « Tronches, trognes et trombines ».

J'ai démarré le 25 avril 2018.

Je me donne juste comme contrainte de poster quotidiennement chaque dessin sur Tumblr et sur Facebook, me servant de ces sites comme autant de contremaîtres afin de vérifier si j'ai bien pointé au boulot.

Ne sachant pas si je tiendrai la longueur...

... Comme un embarquement !

Alain Garrigue

longtemps je me suis touché de bonne heure



125.

A.G.

Émerveillé, ébahi, surpris, ahuri, étonné, séduit, apeuré, abasourdi, interloqué, médusé, stupéfait, pantois, sidéré, baba, coi, bouche bée, éberlué, estomaqué, atterré. C'est comme ça que s'est joué ton arrivée. Déboulant de la matrice, après avoir frayé un si long chemin, te voilà dans la grotte. Ouvrir les yeux, deviner les formes, goûter les traces, ne pas en revenir. Tu n'en reviens toujours pas. Qu'est-ce que tu fous là ?

Et d'où viennent ces sensations étranges que tu héberges intimement, ces émotions qui déboulent en masse, comme un vol d'étourneau, ça t'épate toujours, au passage, qu'aucune aile ne se touche, tu les as guettés longtemps pourtant ces putains de piafs qui te narguent à tourner aussi sec, tous ensemble, sans un mot, et sans un frôlement, toi qui t'emplâtres volontiers et trébuche à tue-tête, mais ce qui s'abat sur toi c'est un bloc compact, une myriade de sensations qui n'en forme plus qu'une, et qui te chope au détour, sans que tu n'aies crié gare, et c'est un train d'émotions qui t'a emporté, à travers la plaine, la toundra, la steppe, la taïga, la prairie, la savane, le désert, tu as transpercé les forêts, survolé les mangroves, déboulé à flanc de coteaux, enjambé les montagnes et les pics, griffé les glaciers, contourné les mers et les mares, chevauché les fleuves, torrents, rapides, cascades, dévalé plein pot les gorges et canyons, rebondi sans fin sur les sables bruns, blonds, noirs, blancs, jaunis, délavés, crottés, ensevelis, nettoyés, soufflés, tu as filé droit sur ce rail de béton au coussin d'air portant, tu as pris ton vol et tu es retombé sur tes roues, car le train retombe toujours sur toutes ses roues.

Quand on a connu ça, c'est terminé. Addiction définitive, produit fulgurant au coeur de la veine, seringue vissée à la vie à la mort. Tu n'as pas mis la main à la pâte, tu y es tombé tout entier, englouti, absorbé, gobé, bouffé, ingéré, digéré, malaxé, mastiqué, pétri, déformé, reformé, polymorphe, vivant, survivant, puis régurgité, dégueulé, reconstruit, réassemblé, fort de tout, composite, intuitivement complet, unifié, réuni, en ton sein, et un pinceau à la main. Et voilà mec, au travail ! tu aurais aimé pourtant découvrir tout le reste, tu aurais aimé aller au travail, faire tous les métiers, t'exercer à toutes activités, être zèbre de trafic, gardien d'autruches, pousseur de métro, planteur d'usines, éleveur d'asticots, calibreur d'estomacs, imprimeur de courants d'air, souffleur de maux, ramasseur de pas perdus, inventeur de paysages, sculpteur de destins anonymes, coureur à toutes jambes, épousseteur de temps, écrêteur de coqs, langoureur de vahinés, arrangeur de fleurs, succubeur de charme, ripolineur de compliments, tourneur de fraises, épilateur de lambeaux, raccommodeur d'histoires, planqueur de secrets, découvreur de pot-aux-roses, semeur de rosée, tombeur de sommeil,

siffleur de merles, teneur de carreaux, raconteur de salades, poseur de lapins, jeteur d'argent par les fenêtres, éclaireur de lanternes, pêcheur de lune, avaleur de couleuvres et puis par fidélité à l'ami Hardellet, tu aurais bien fait l'essuyeur de tempêtes. Mais voilà, impossible ! pas faisable ! intenable ! PAS LE TEMPS ! c'est simple, tu as été requis, désigné, montré du doigt, choisi, tu ne peux pas te défiler tu dois dessiner et peindre.

Conviens-en, cela te va bien.

Bon alors il faut s'y mettre. Par où commencer ? tu regardes, tu flaires, tu inspectes, tu scrutes, tu zeyutes ce qui se fait, ici ou là. Tu refais, tu recopies, tu traces, tu dévies, tu déconcentres, tu te concentres, tu te demandes où est ta ligne. Et comme tu n'es pas arrivé n'importe où, mais dans le Sud, et qu'ici, trop c'est le minimum, tu essaies tout. La ligne fine, le pinceau mastoc, les doigts, la main, la raclette, la mine, de l'eau, de l'encre, des tubes, des poudres, des pigments, l'éponge, le grattoir, tout ce qui te tombe sous la main, tu as ouvert un centre d'essais, tu avais bien lu tous les grimoires, toutes les recettes, le petit et le grand Albert, le livre des Sephirot, les inscriptions étrusques, déchiffré les runes, lu et relu les papyrus et appris l'alchimie, mais tu t'es débarrassé de tout cela pour bricoler ton creuset personnel ton petit athanor de cuisine, ta calebasse à mixer, ton mélangeur artisanal, ton piano à cocktails, ton atomixaire, ta tourniquette, tout ton fatras rigolard qui se met en branle à son heure.

Passons aux choses sérieuses, il faut construire sa propre grotte pour explorer le monde. Tu vas en dénicher quelques-unes. Dans une zone industrielle oubliée, sous une citerne brooklynnesque, dans un corridor toulousain, de ci de là tu ouvres des cavernes et trace tes petites cases. Les cases de BD, les feuilles de papier, les toiles encastrées, c'est dans des carrés et des rectangles que tes lignes s'animent et que des mondes apparaissent, se dessinent, s'estompent, s'affirment, s'offrent. Tu es comme un législateur qui crée des catégories juridiques, des qualifications, pour tenter de saisir un monde, une réalité, qui lui échappent en permanence. Vain combat de la rationalisation permanente qui court derrière l'exubérance de la vie. Toi, tu as choisi de courir avec l'exubérance. Ton vélo n'a pas de frein, sur ta trapadelle qui t'emporte à fond de train, tu as pété les câbles et l'idée ne t'as pas effleuré qu'il aurait fallu les réparer. Les roues et les pédales tu vois bien à quoi ça sert, les freins tu restes sceptique, et du coup tu ne perds pas ton temps avec ça. Il y a trop à faire.



106. A.G.

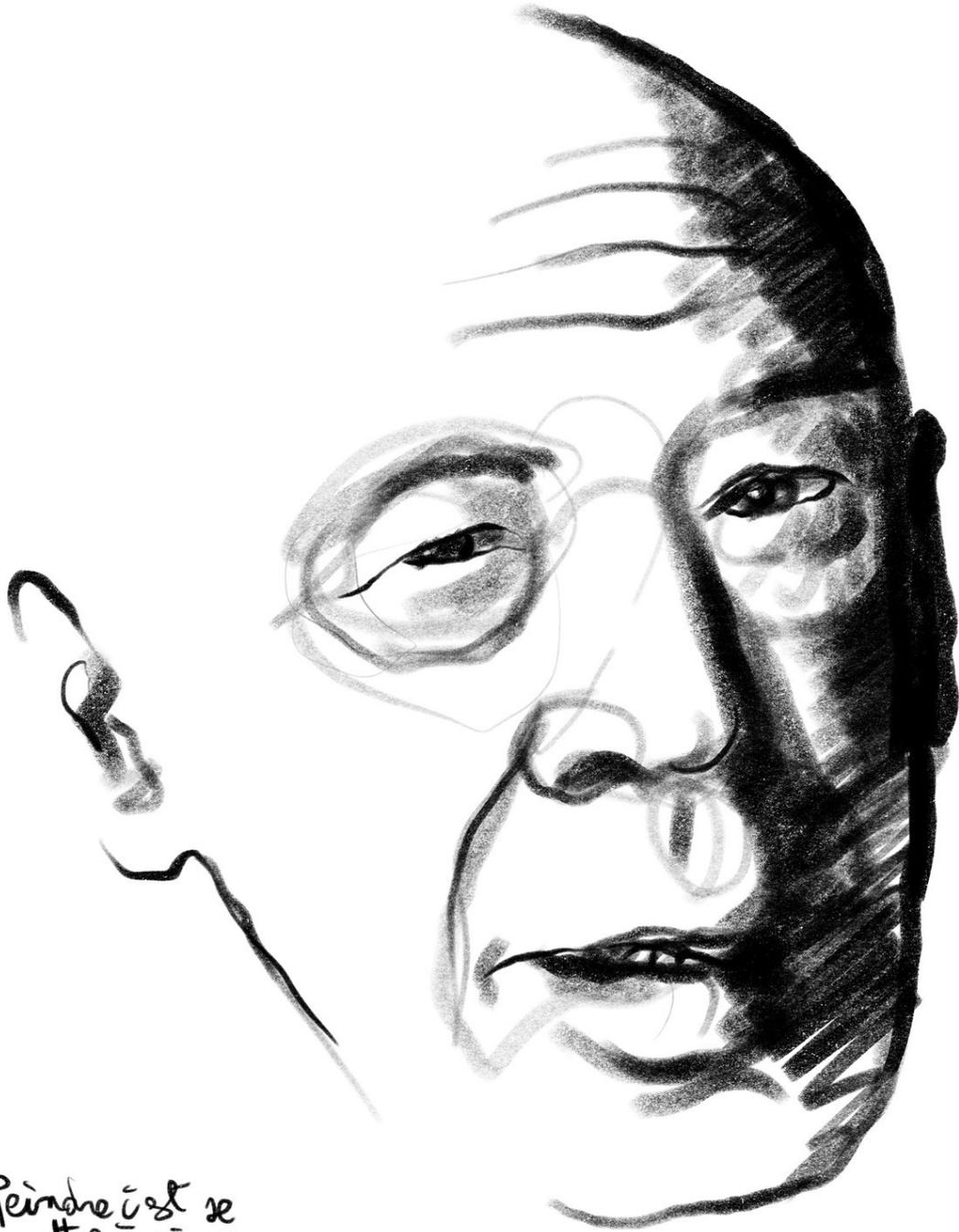
Quand on n'a pas de temps à perdre, il faut que ça grouille. Alors tu en mets partout : dans les coins, au milieu, dessus, dessous, emmêlés, enchevêtrés, mélangés, siamoitisés, découpés, décalés, planqués, surgissants, bondissants, virevoltants, le regard s'y perd, n'y retrouve plus ses petits, celui qui était-là il y a un instant, pourquoi il se retrouve tout d'un coup à l'autre bout du dessin ? mais ça bouge là-dedans. C'est qu'ils sont vivants les bougres, tiennent pas en place, foisonnent de liberté, vibronnent à plaisir, ne pensent qu'à s'évader, ont la bougeotte comme idée fixe, le tirage de révérence comme obsession, l'éclipse comme religion, l'échappatoire comme Graal, la fuite est une seconde nature, la dissimulation un art ancestral, l'évasion une vertu, avec eux pas de faux-fuyant ce sont les rois de l'escapade.

L'amour du paradoxe poussé jusqu'à la franche rigolade : tous les petits mecs que tu fous en case ou en cadre, tous les mots dont tu parsèmes tes mistoufles et qui encadrent les encadrés, tous les petits cadrillages, les bâtons alignés, les carrés et les rectangles ne sont que des fenêtres ouvertes sur la liberté. Des surgissements impromptus, des devinettes insolubles, des rébus potaches, des petits Jésus en culotte de velours, des salopots sans foi ni loi qui prennent la tangente.

Parce qu'à part continuer à avancer, de quoi pourrait-il bien s'agir d'autre ? creuser son sillon, labourer sans relâche, ouvrir des brèches, tenter des percées, dégager des voies, construire des ponts, jouer à saute-mouton, déblayer à l'infini, en remuer des tonnes, en vouloir toujours, percer à volonté, et le plus étonnant, c'est que la joie, l'hébéture, l'intense plaisir, la sensation inhumaine de la perfection, la jubilation suprême et l'extase immanente ne peuvent surgir que là, au cœur du chantier, dans la moiteur de l'effort soutenu, après s'être frayé un passage entre toutes les peurs qui s'accrochent à nos basques.

Mais bien heureusement, on n'est pas sérieux quand on a 17 ans, qu'on est amoureux, qu'on aime les cafés éclatants, les bocks, la limonade et qu'il reste tant de tilleuls verts et tant de promenades.





"Peindre c'est se  
remettre à aimer.  
Pour voir comme le peintre  
voit, il faut regarder avec les yeux  
de l'amour. Son amour à lui n'a rien de  
possessif : le peintre est obligé de partager ce  
qu'il voit -"  
Henry Miller -

(169) A.G.





La guillotine est le chef d'œuvre de l'art plastique  
Son déclic  
Crée le mouvement perpétuel  
« La tête », dans **Du monde entier au cœur du monde**  
(1947),

Un contemplatif -oui c'est une autre forme de l'aventure !  
**Blaise Cendrars vous parle**

Ce n'est pas du premier coup que l'on trouve son équilibre et  
la simplicité de la vie au milieu de toutes les complications de  
la richesse Il y faut de l'entêtement  
**Au cœur du monde - Poésies complètes 1924-1929 (1947)**

La sérénité ne peut être atteinte que par un esprit désespéré  
et pour désespérer il faut avoir beaucoup vécu et aimer  
encore le monde  
**Une nuit dans la forêt (1929)**

Sans contradiction, il n'y a pas de vie  
**Bourlinguer**

Le train fait un saut périlleux et retombe sur ses roues

Le train retombe sur ses roues

Le train retombe toujours sur toutes ses roues

**La prose du transsibérien**

## LA MEILLEURE FAÇON D'APPRENDRE À FAIRE UN FILM, C'EST D'EN FAIRE UN (STANLEY KUBRICK)

Je songe un instant à cet atelier des Beaux Arts en 1984 où Alechinsky regarde mes premiers barbouillages, tous les mercredis après-midi. Je ne perds pas un mot de ce qu'il me dit. Je me fous des profs comme de l'an 10, mais là je suis très ému de parler avec quelqu'un dont la vie de travail et de création ancre en moi un très fort sentiment de respect et de motivation. Cher Pierre Alechinsky, je me souviens d'un jour précis, d'un matin, où je suis dans mon atelier voisin du vôtre, certainement présent de si bonne heure après avoir passé une nuit blanche à traîner dans Paris, et où je me mets alors à tendre mon kraft contre mon mur. Je n'ai plus de craie pastel noire pour tracer mon dessin. Je regarde autour. Je pique un horrible vieux pinceau déplumé à mon pote Thierry, et je commence à dessiner, du coup, quasiment avec le manche que je trempe dans l'encre de chine, en raclant le papier. Soudain j'entends une voix derrière moi : « Jeune homme ! ... Je vous écoute peindre plutôt que je ne vous regarde !!!... » Je me retourne : Alechinsky !... En pardingue mastic, mains aux poches, le sourcil froncé."



« Montrez- moi votre outil !... » Il était venu dès l'ouverture de l'Ecole et, faute d'élève dans son atelier, avait passé la petite porte de communication entre nos deux ateliers, et était tombé sur un crétin qui s'évertuait à dessiner avec un manche de bois. Surpris, je lui tends la saloperie dont Thierry se servait pour mélanger ses pots de Ripolin. Je le revois encore prendre une feuille et commencer à dessiner, avec un pinceau bien plus approprié, des courbes, des arabesques, quelques pleins et déliés, des petits personnages têtus, en m'expliquant bien

patiemment l'importance de chaque trait, la puissance de chaque intention, l'adéquation entre l'outil et le geste, la liberté que donne la maîtrise de son pinceau... lorsque pinceau il y a bien sûr !!!... En temps normal je l'aurais écouté révérencieusement, mais à ce moment, en regardant dessiner un des artistes que, du haut de mes 21 ans, j'admirais le plus, je me rends compte d'une chose, d'une seule et unique chose : il m'emmerde !...

Je l'écoute parler ! Je suis tout ouïe ! De plus, je suis complètement d'accord avec la moindre de ses paroles. Je suis presque ému jusqu'aux larmes de constater que ce type qui ne passait pas pour un tendre avec tous les potaches des Beaux-Arts, me parle si gentiment, si patiemment, et qui dans le même temps... m'emmerde !...

Picasso venant corriger un de mes dessins, Matisse, Uccello, Michel-Ange soudain m'emmerderaient tout autant !...Je suis en train de peindre ! Voilà ce qui me traverse soudain la tête ! Oui Mesdames ! Je suis en train de peindre et je ne supporte pas que l'on me dérange !!!... Voilà ce que je dois à ce mec-là. Ce que je ne pourrais jamais lui dire. Avoir cristallisé ce matin-là en moi cette évidence : je préfère peindre plus que tout au monde !...Je l'ai vérifié ce jour-là, cher Pierre Alechinsky, ...et je ne vous saurais jamais assez gré du plus grand des conseils que puisse donner un artiste à un autre : PEINS !!! »

Alain Garrigue



## VENCIDOS - LEON FELIPE (1884-1968)

Por la manchega llanura  
se vuelve a ver la figura  
de Don Quijote pasar.

Dans la plaine de La Manche  
on voit encore la figure  
de Don Quichotte passer.

Y ahora ociosa y abollada va en el rucio la armadura,  
y va ocioso el caballero, sin peto y sin espaldar,

Et maintenant, oisive et bosselée, va sur la  
carne l'armure  
Et va oisif le chevalier sans cuirasse et sans  
dossier

va cargado de amargura,  
que allá encontró sepultura  
su amoroso batallar.  
Va cargado de amargura,  
que allá «quedó su ventura»  
en la playa de Barcino, frente al mar.

Il va chargé d'amertume  
car là-bas il rencontra la sépulture  
de son amoureux combat  
Il va chargé d'amertume  
car là-bas est resté « sa bonne aventure »  
Sur la plage de Barcino, face à la mer

Por la manchega llanura  
se vuelve a ver la figura  
de Don Quijote pasar.  
Va cargado de amargura,  
va, vencido, el caballero de retorno a su lugar.

Dans la plaine de La Manche  
on voit encore la figure  
de Don Quichotte passer.  
Il va chargé d'amertume,  
Il va, vaincu, le chevalier de retour en ses  
terres

¡Cuántas veces, Don Quijote, por esa misma llanura,  
en horas de desaliento así te miro pasar!

Combien de fois, Don Quichotte, en  
cette même plaine  
aux heures de désespoir, je te regarde  
passer

¡Y cuántas veces te grito: Hazme un sitio en tu montura  
y llévame a tu lugar;  
hazme un sitio en tu montura,  
caballero derrotado, hazme un sitio en tu montura

Et combien de fois je t'ai crié : fais-  
moi une place sur ta monture  
Et sur tes terres emmène-moi  
Fais-moi une place sur ta monture  
Chevalier défait, fais-moi une place sur ta  
monture

que yo también voy cargado  
de amargura  
y no puedo batallar!

car moi aussi je vais chargé  
d'amertume  
et ne peux plus lutter

Ponme a la grupa contigo,  
caballero del honor,  
ponme a la grupa contigo,  
y llévame a ser contigo  
pastor.

Prends moi en croupe avec toi  
chevalier de l'honneur  
prends moi en croupe avec toi  
et emmène-moi pour être avec toi  
berger

Por la manchega llanura  
se vuelve a ver la figura  
de Don Quijote pasar...

Dans la plaine de La Manche  
on voit encore la figure  
de Don Quichotte passer



## LA TÊTE DE L'EMPLOI (AVIS AUX RECRUTEURS)

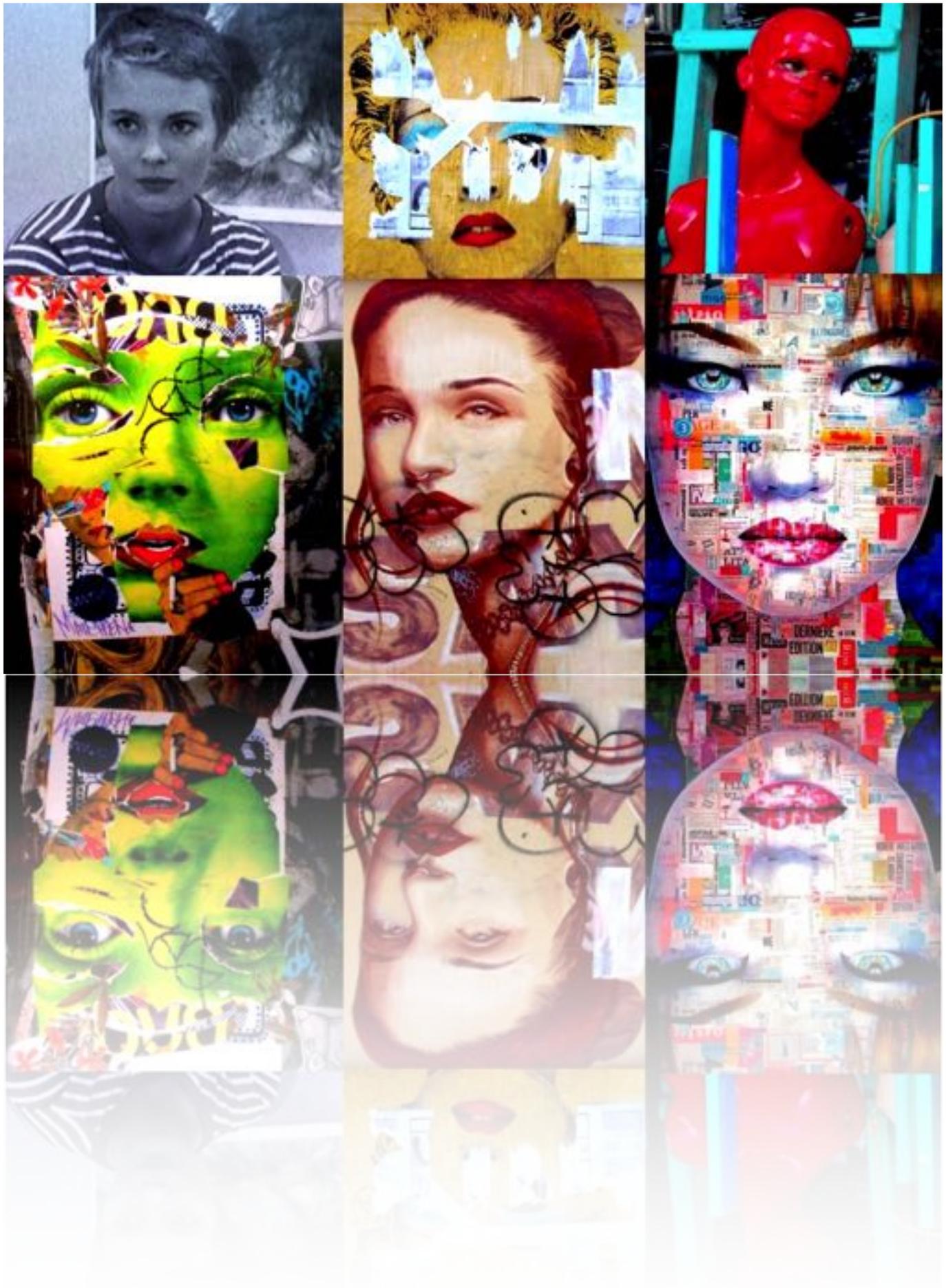
Elles sont 14. Des adolescentes aux joues rondes et roses. Des jeunes filles en fleur. Leurs photos ont été exposées au cours de l'été 2006 au Musée des Abattoirs à Toulouse. Elles ont été prises par le groupe russe AES+F.



Sept d'entre elles sont des meurtrières. Elles ont tué leur voisin, leurs parents, des amis, des inconnus. Les autres ? sept collégiennes. Les premières ont été photographiées en maison de redressement, les autres dans leur école. La mise en scène est sobre : fond blanc, tee-shirt et un maquillage léger. Le visiteur est invité à jouer : quels sont les numéros des meurtrières et ceux des collégiennes ? avant même que la fiche portant la question ne soit remise, on se surprend à se poser la question et chercher l'indice dans une pose, un regard, une attitude : es-tu celle qui a découpé trois personnes avec un couteau de cuisine avant de reprendre tes activités sans plus y penser ?



La question est vaine, et le jeu tout autant. Aucune vérité ne saurait être tirée de la contemplation des visages proposés. Ce qui ne signifie pas qu'ils n'ont rien à nous dire. Ils constituent des rébus, comme les dessins et les peintures d'Alain Garrigue. On ne saurait trop conseiller aux recruteurs de se prêter à l'expérience et de jeter un coup d'oeil aux photos des jeunes filles avant de recevoir leur prochain candidat.



## PORTRAIT D'UNE JEUNE FILLE - PETRUS CHRISTUS - 1470

La jeune fille est une énigme dont Proust proposa une éphémère résolution. La jeune fille fait peur, sa liberté est son pouvoir devant lequel tout adulte empêtré dans ses inhibitions ou au contraire déterminé par ses obsessions, cède. Jalosée des femmes, désirée et donc haïe des hommes, porteuse d'une vérité que jamais le jeune homme n'approchera, la jeune fille est un mythe que les jeunes filles habitent un instant, ou quelques-uns, et puis dont elles se déprennent pour ne jamais plus le retrouver. Pour l'homme, le mythe est un mystère, l'énigme insurmontable. Certains, toutefois, l'approchent et trouvent grâce à ses yeux. Proust donc qui alla directement au coeur de l'énigme, Nabokov qui en raconta l'histoire, Lewis Carroll qui joua avec lui, Patrick Grainville qui le vénéra dans son très beau "Paradis des orages", et quelques autres dont Petrus Christus.





La toile est de petite taille. Elle est visible dans une vitrine de la Gemaldegalerie à Berlin. Elle a fait l'objet d'analyses, d'exégèses, d'expertises scientifiques, mais n'a rien livré. Ni sur les questions de surface, qui était le modèle, quand fut peinte la toile..., ni sur les questions plus profondes, pourquoi ces yeux asiatiques, pourquoi ce teint de porcelaine, à quelle fin ce regard détourné mais qui ne manque ni de détermination, ni d'audace, et encore moins sur la question essentielle de savoir ce que la jeune femme du peintre de Bruges nous dit d'elle-même et de ses semblables. Mona Lisa est une pâle représentation féminine comparée à cette beauté surnaturelle qui pourtant fût. Mais la peinture ne se compare pas. Tant mieux si Mona Lisa concentre l'attention et les flux touristiques. Les affinités électives vont mieux au teint des jeunes filles que les processions religieuses. Et la jeune femme de Bruges a toujours le teint d'une jeune fille en fleur.

## FACE-À-FACE

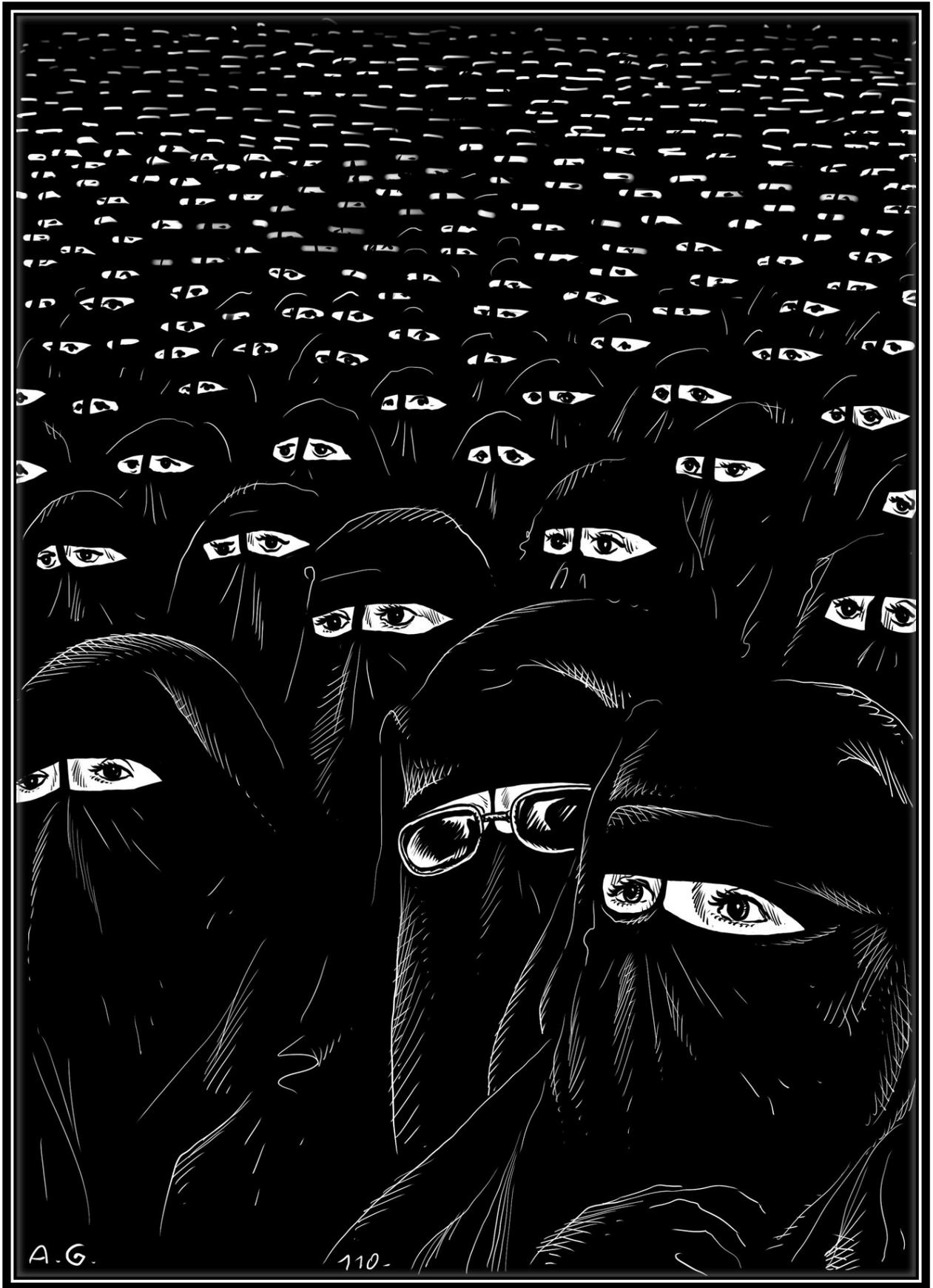
Qu'est-ce que l'identité ? À quoi reconnaît-on une personne ? Essentiellement au visage : ce mot signifie qu'elle voit ET qu'elle est vue. Elle peut changer d'habits, de fortune, d'attitude, d'âge, de fonction ou de nom, sauf chirurgie esthétique excessive, elle change peu de visage. Il la rend reconnaissable ; quiconque, ainsi, peut la repérer.

À visage découvert, cette expression veut dire : loyalement, sans mentir ni se cacher. Ainsi, au moins en droit français, une carte de crédit ne garantit point l'identité ; valent, au contraire, la carte d'identité, le permis de conduite ou le passeport... parce que les trois portent une photographie du visage de ladite personne, non les cartes bancaires. De même, en démocratie, chacun vote à bulletin secret, qu'il décide et choisit sous le voile de l'isoloir, mais, au préalable, un jury ad hoc a vérifié son identité, en comparant sa carte d'électeur et sa présence à visage découvert.

Le visage seul témoigne de l'identité, parce qu'il est son équivalent concret, par corps ; mieux encore, il est la publication, l'exposé public de l'identité de la personne. Pourquoi, dans la plupart des cultures du monde, et quels qu'y soient les usages vestimentaires, le visage et les mains bénéficient, le plus souvent seuls, de la nudité ? Parce qu'ils garantissent la sécurité publique et l'identité des personnes privées en public. Dans certains pays d'Asie, un étranger passe pour un fantôme : il n'a pas existence publique ; les femmes portant la burqa ont une d'existence privée, non publique. En tant qu'il est vu et visible par tous, le visage assure le passage de l'individuel au collectif. (...)

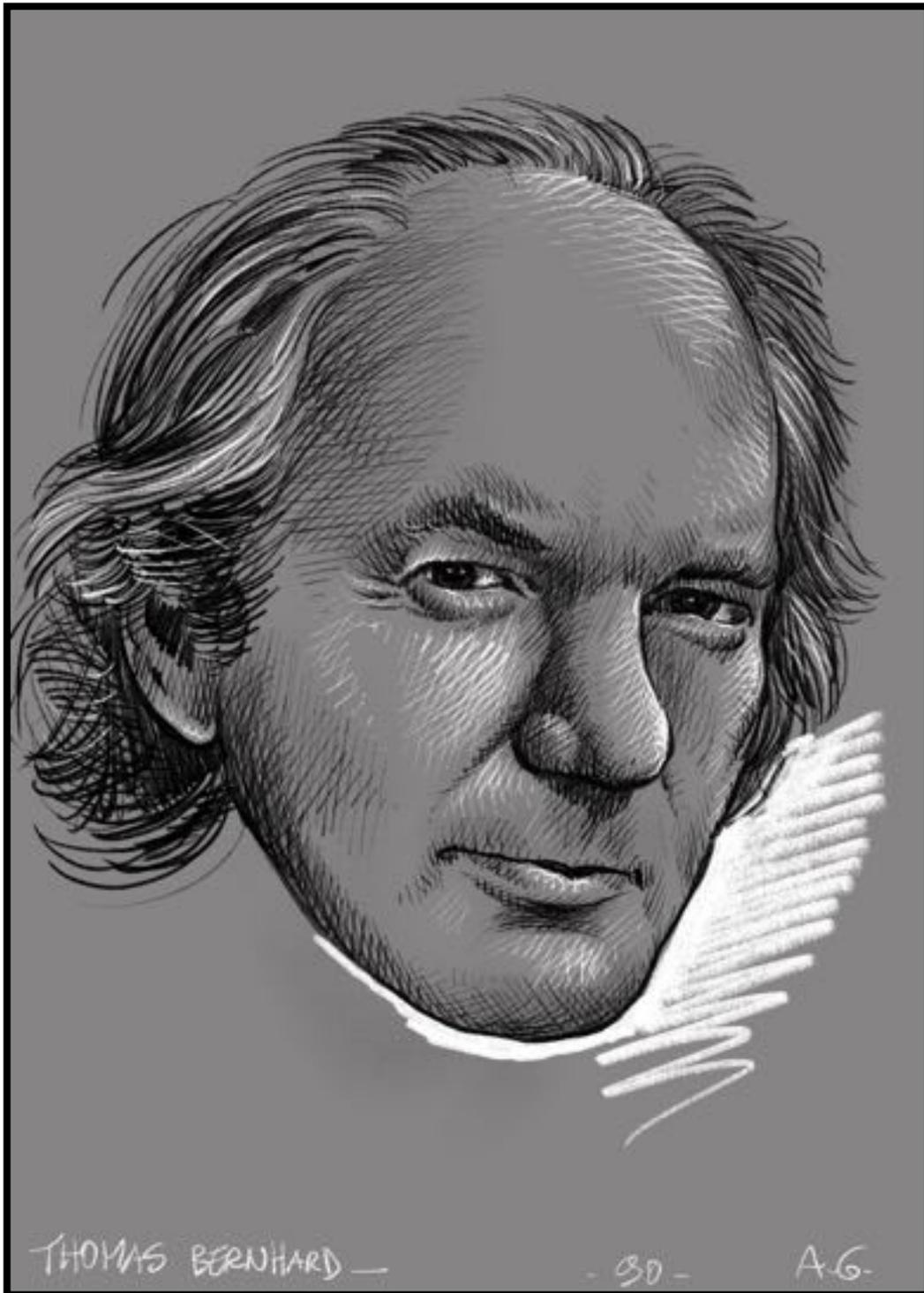
Il s'énonce comme suit : Qui suis-je, pour les autres ? Je vis devant eux et face à eux. Qui suis-je, donc, en public ? Celui que tout le monde doit pouvoir reconnaître. Qui est cette personne ? Celle que tout le monde doit pouvoir reconnaître. Or, on ne me reconnaît, on ne reconnaît cette personne qu'en face. Qui refuse cette reconnaissance corporelle d'identité se place hors le collectif. Que veut dire : vivre ensemble ? Mieux encore, qu'est-ce que le collectif ? Un ensemble de face-à-face. Sans cette reconnaissance réciproque par corps, il n'y a ni sécurité ni collectivité possibles, donc pas de contrat social ni de droit. Ainsi peut-on décrire le passage du privé au public et du collectif au droit : la personne non reconnaissable par corps n'accède pas au statut de sujet de droit. Seuls ceux que l'on peut reconnaître par corps, donc par le visage, passent du statut de personnes privées à celui de personnes publiques et peuvent accéder, par là, au statut de sujet de droit.

**MICHEL SERRES**



A.G.

110-



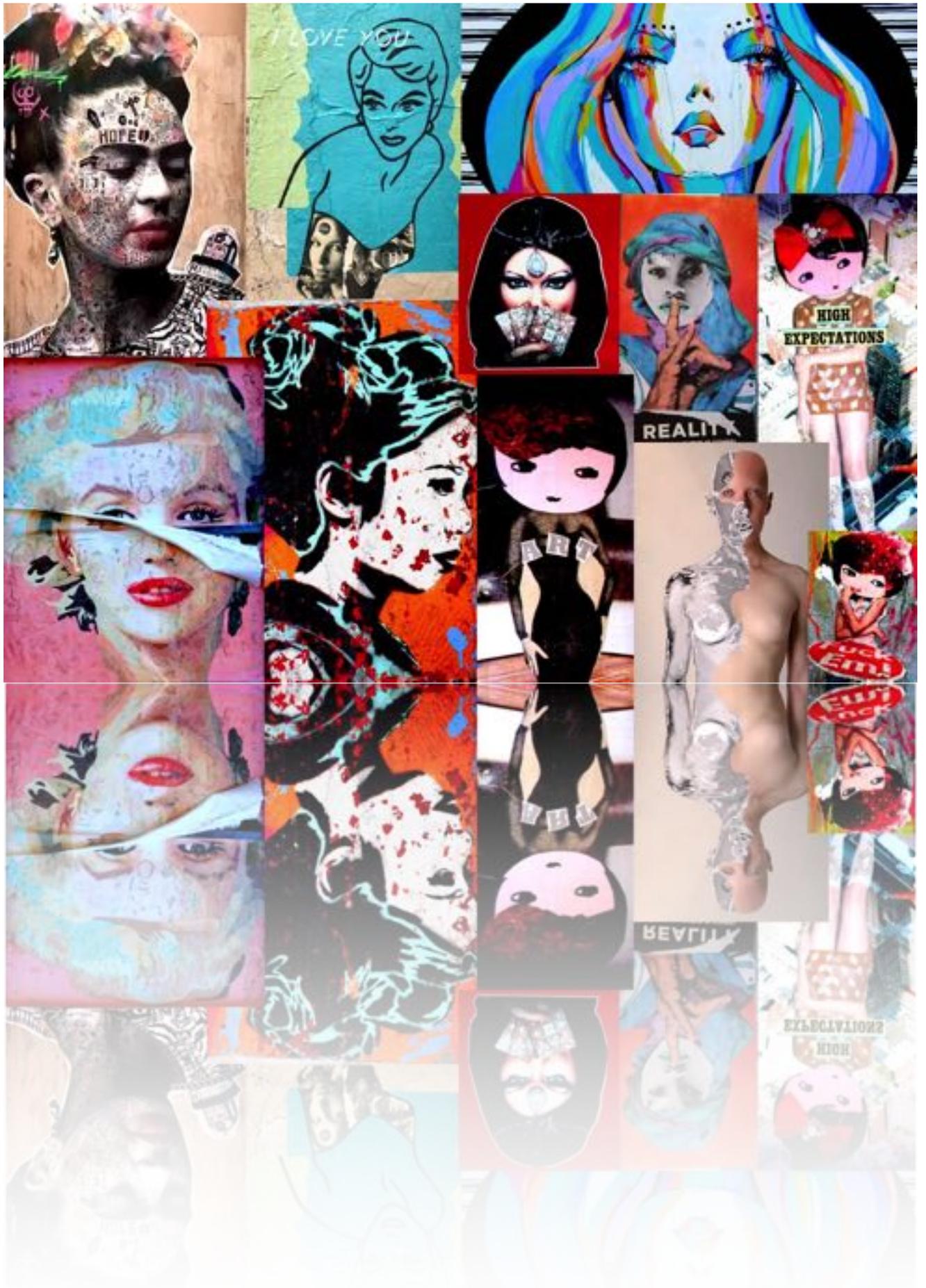
Lorsqu'on coupe la tête d'un intellectuel, il meurt

Cavanna



Mon corps n'en fait qu'à sa tête

Marcel Achard





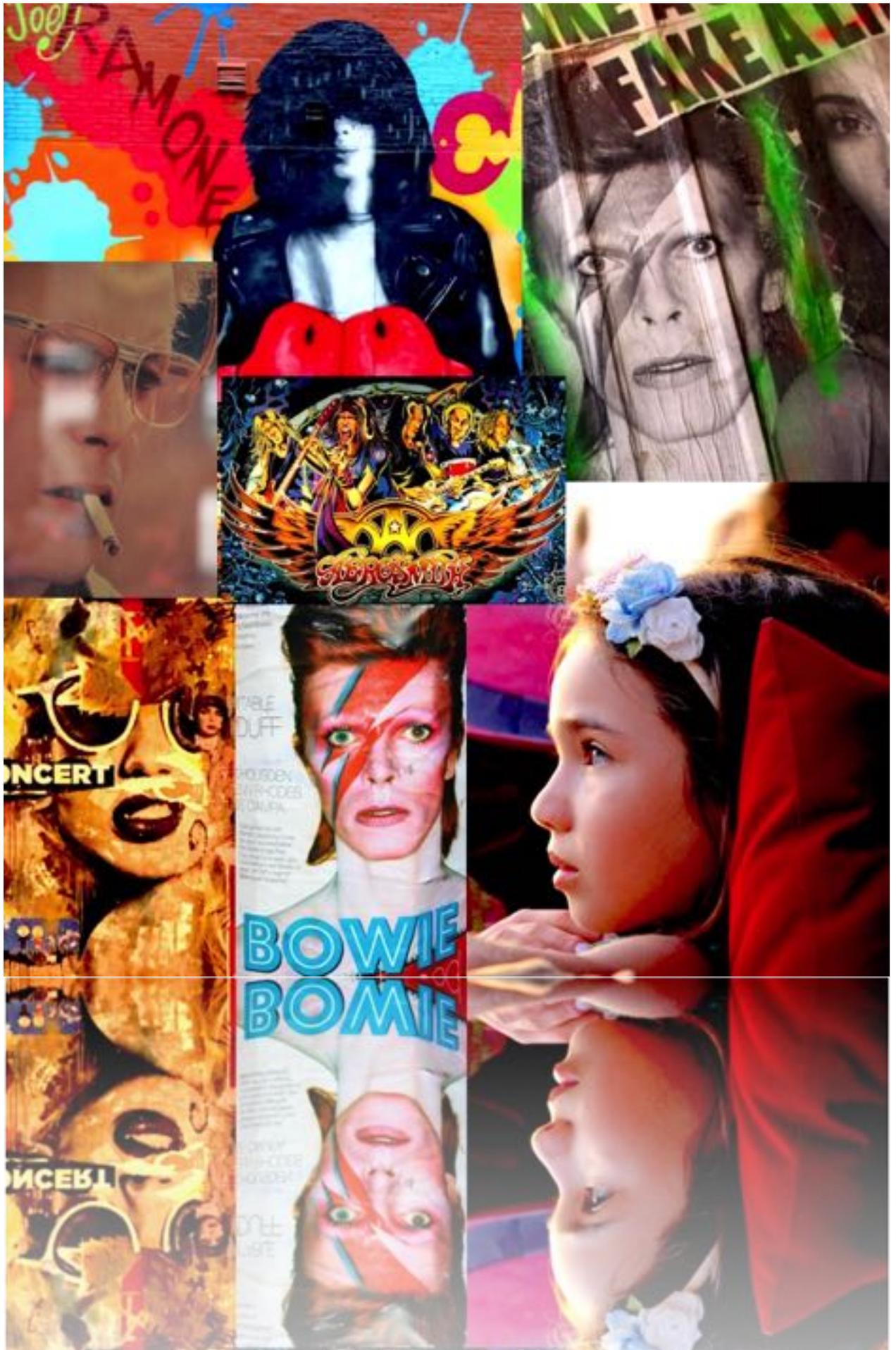


185 -

A.G.

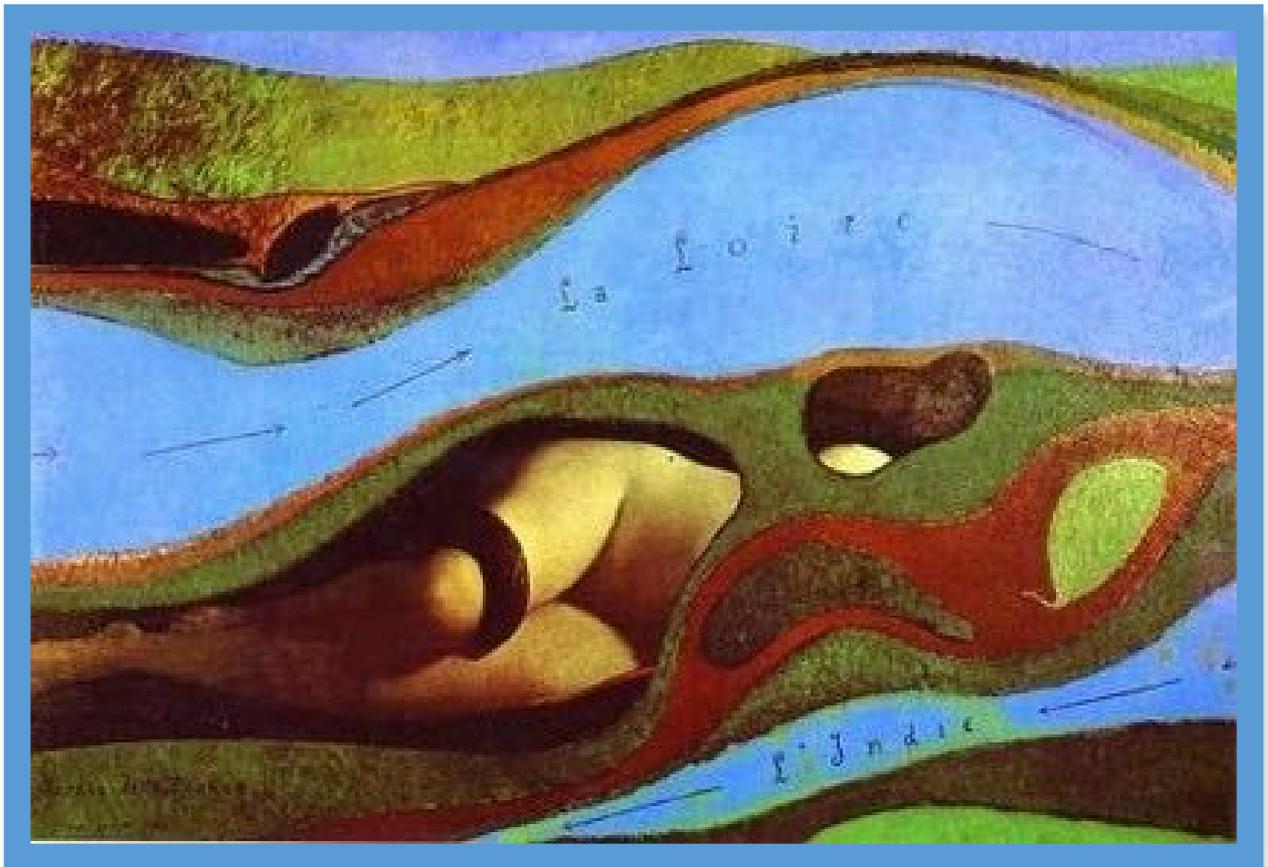
On tangué on tangué sur le bateau  
La lune la lune fait des cercles dans l'eau  
Dans le ciel c'est le mât qui fait des cercles  
Et désigne toutes les étoiles du doigt  
Une jeune Argentine accoudée au bastingage  
Rêve à Paris en contemplant les phares qui dessinent  
la côte de France  
Rêve à Paris qu'elle ne connaît qu'à peine et qu'elle  
regrette déjà  
Ces feux tournants fixes doubles colorés à éclipses lui  
rappellent ceux qu'elle voyait de sa fenêtre d'hôtel sur  
les Boulevards et lui promettent un prompt retour  
Elle rêve de revenir bientôt en France et d'habiter Paris  
Le bruit de ma machine à écrire l'empêche de mener son  
rêve jusqu'au bout.  
Ma belle machine à écrire qui sonne au bout de chaque  
ligne et qui est aussi rapide qu'un jazz  
Ma belle machine à écrire qui m'empêche de rêver à  
bâbord comme à tribord  
Et qui me fait suivre jusqu'au bout une idée  
Mon idée

BLAISE CENDRARS - POÈME EN ÉTÉ



## L'ÉNIGME DU JARDIN SANS TÊTE

L'oeuvre est charmante, les couleurs douces, le titre inhabituellement illustratif chez Max Ernst et les conclusions sont vite tirées : un collage d'après une Vénus de Cabanel, la femme paysage, la carte du tendre de la Touraine, la fertilité du jardin et de la femme, le nu voilé/dévoilé, le succès du tableau, outre sa facture et les talents de coloriste de Max Ernst, est aussi du à sa lisibilité.



Max Ernst - Le jardin de la France - 1962

Oui sauf que tout cela est trop évident, trop "en rapport" et rend peu compte du trouble que suscite le tableau. D'aucuns se hâtent d'attribuer à la charge érotique du tableau, la légère perturbation qui vient suggérer que tant de cohérence est suspecte. Certains se hasardent à évoquer, mais à propos de la technique des collages seulement, la Femme 100 têtes parue en 1929. Nous sommes ici en 1962, Max Ernst à 71 ans. Un enfant de son âge a plus d'un tour dans son sac. Exit Cabanel et par la même occasion la femme enceinte, ceinte par le fleuve et la terre matricielle. Laissons ce lourd fourbi aux exégètes en peine.

Prenons comme point de départ, l'île de la Cité à Paris et sa rue de la femme sans tête (aujourd'hui rue Le Regrattier). L'île Saint-Louis ou le sexe de Paris, enserré dans les cuisses de la Seine. Lorsqu'il composa la Femme 100 têtes, dans laquelle l'eau est très présente, Max Ernst connaissait cette symbolique de l'Île, évoquée par Breton dans Nadja (1928). La femme de la Loire, qui vous est présentée sans tête, sous sa robe d'eau avait un corps, nu. La bande de terre et les bandes d'eau figurent l'Observatoire des amoureux de Man Ray. Max Ernst aime peindre en référence à ses amis et au jeune homme qu'il est resté.



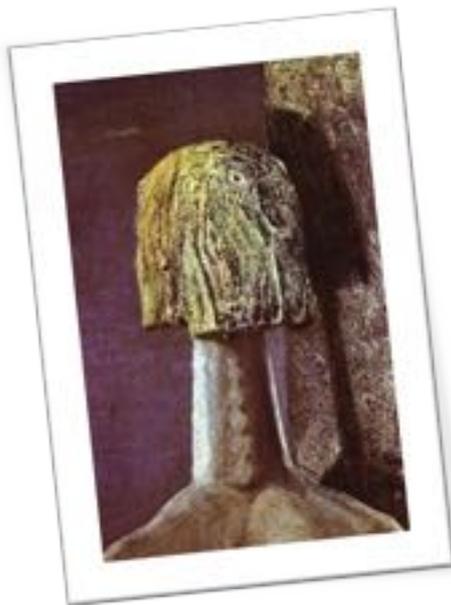
Man Ray - L'observatoire des amoureux

La Loire est un fameux observatoire pour les oiseaux qui s'invitent régulièrement dans les toiles de Max Ernst. Et si vous prenez le temps d'observer l'eau, les oiseaux, les nuages, vous ne serez pas surpris, bien au contraire, de l'apparition d'une femme nue, prise dans les courants contradictoires du désir du peintre, de vous, de moi et d'elle. Voici le passage des oiseaux muets comme la femme sans tête.



### **L'ardeur de l'été fut confiée à des oiseaux muets**

Reste le serpent. Max Ernst s'amuse à en faire un bas soulignant la cuisse qui vers vous s'avance. L'érotisme du serpent et la tentation sont des appeaux aux mille éclats derrière lesquels se dissimule Eve. Eve la seule qui nous reste. Eve que Max Ernst fait jaillir de l'eau, de la terre et du ciel, Eve qu'il n'a cessé de peindre et qu'il a déposée au coeur même du jardin, là où jaillit l'origine du monde. Comme la lettre volée d'Edgar Poe, Eve se dévoile et nul ne la voit. Magicien des oiseaux et de l'eau, Max Ernst nous livre la plus belle des clandestinités amoureuses, celle qui s'affiche au grand jour sans qu'on ne la voit.



**Max Ernst - Eve, la seule qui nous reste - 1925**







**Nous promenions notre visage,  
Nous fûmes deux, je le maintiens,  
Sur maints charmes de paysages,  
O soeur y comparant les tiens**



## VISAGE PARLE

Comme notre corps et notre pensée, notre visage se modèle au fil du temps. Sauf à passer un temps considérable devant son miroir, nous sommes souvent les plus mauvais témoins de ces évolutions que nous offrons à notre entourage. Notre visage vu par autrui est nécessairement une surprise. Juan Osborne, qui a sans doute lu la Bible et sait donc qu'au commencement était le Verbe, fait de nos phrases le constituant de notre visage. Pour réaliser ce portrait de Simone de Beauvoir, Juan Osborne a utilisé quatre citations du Castor : "On ne naît pas femme : on le devient ; Choisir la vie, c'est toujours choisir l'avenir ; L'art est une tentative pour intégrer le mal ; Se vouloir libre, c'est aussi vouloir les autres libres".



Simone de Beauvoir par Juan Osborne

Le visage de Simone de Beauvoir s'en trouve allongé, affiné, moins rond, plus saillant, plus radical, plus conforme à ses engagements, plus ressemblant à l'énergie qui l'animait. Les lettres sont des flammes qui portent la pensée où alternent le sombre et le lumineux. Les mots disent. Et l'on finit toujours par ressembler à ce que l'on est. Simplement, avec Osborne et d'une manière plus générale avec l'art, on gagne du temps.



moder.

prognathe super.

prognathe inf.

prognathe mod.

semi-lune



maigre

bonnet

montre

bonnet

ed. pr. no

leur cranienne

Particularités craniennes



occiput plat

occiput bombé

occiput bombé

occiput bombé





## LA TÊTE ET LES JAMBES

Enfant, le football était ma passion et mes idoles ouvraient des boulevards de liberté au sein des défenses adverses : le Brésil de Socrates et Pelé, l'OM de Josip Skoblar et Roger Magnusson ou encore l'Ajax et la Hollande de Johan Cruyff. J'étais porté et emporté par tous ceux qui faisaient de ce sport une révolte contre le quadrillage défensif, une rébellion contre l'affectation définitive à un poste, une insurrection contre la primauté du « faire déjouer » sur l'art de jouer. Le catenaccio italien était le mal absolu, le réalisme allemand la défaite de l'imagination, alors que le football total de l'Ajax tutoyait les Dieux de l'Olympe.



Mais le goût de la liberté s'associe souvent à celui des grands espaces : un stade reste un stade. Et à force de voir passer devant ma porte des cyclistes sur leur vélo, je n'ai pas résisté à l'envie de les rejoindre et un jour j'ai sauté le pas et dans la roue de Robert Forest (passé ensuite professionnel, 16<sup>ème</sup> du Tour de France, 1985 gagné par Bernard Hinault). Ont suivi sept années d'entraînement intensif, beaucoup de patience avant de remporter la première course, le déclic et les victoires plus nombreuses parce que l'on a gagné en confiance, la lutte permanente avec ses propres limites, l'euphorie qui peut accompagner le simple fait d'être en tête d'une belle course, les exigences pour atteindre le haut niveau, l'alternance usante du plaisir, de la peur, du désir et de la souffrance.

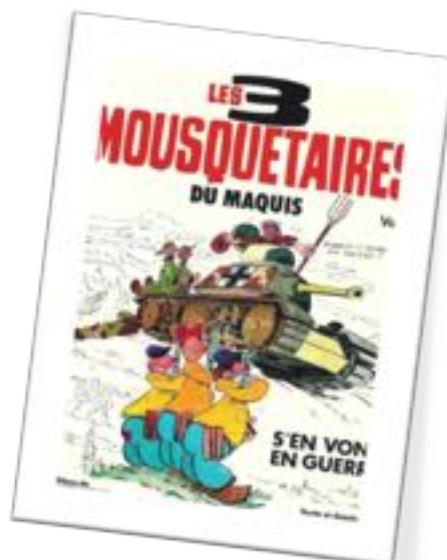
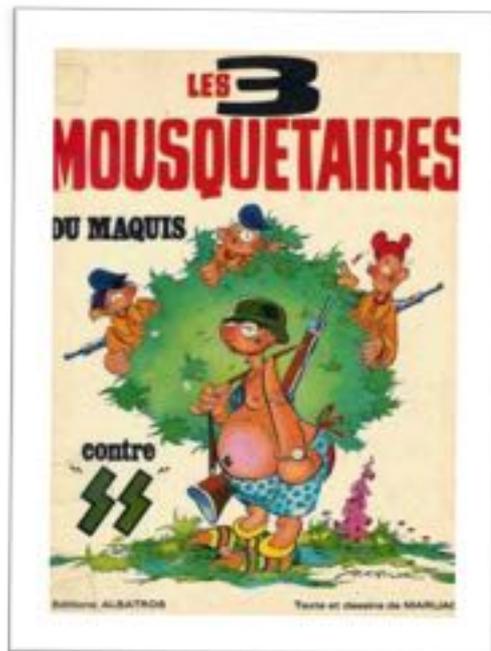
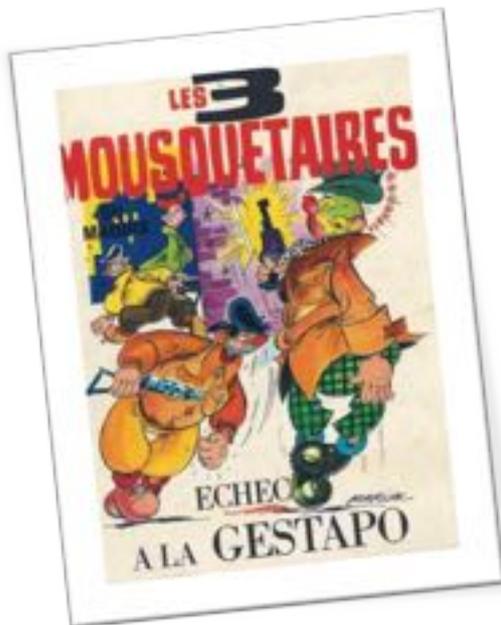
Je me souviens avoir couru avec Charly Mottet ou Vincent Barbeau lors d'un championnat de France qu'aurait dû remporter mon copain José Mas, champion d'exception qu'une vie chaotique a égaré sur des chemins perdus. Je me souviens que ma plus grande victoire, ce n'est pas un jour où j'ai levé les bras sur une ligne d'arrivée, c'est celui où je ne les ai pas baissés, dans un contre la montre par équipe, jusqu'à m'évanouir sur le vélo après être allé au bout de l'effort. Endormi par la douleur. La tête avait voulu plus que le corps ne pouvait.

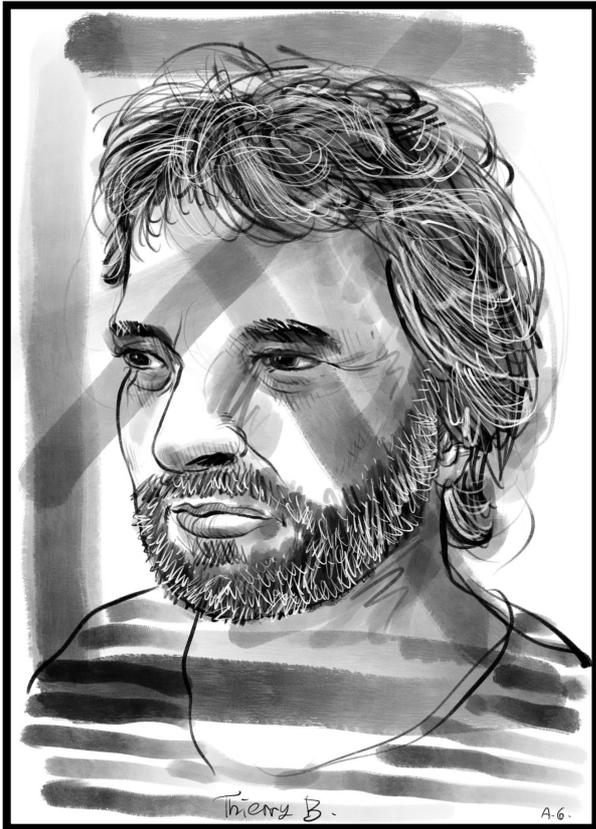
Je me souviens avoir vécu comme une profonde injustice de n'avoir pas les moyens physiques de faire mieux que tous ceux qui ajoutaient à l'entraînement tous les produits interdits de l'époque : amphétamines, trinitrine, caféine, benzédrine,... Car dans le cyclisme de compétition, le dopage est plus qu'une culture, il est un mode de vie. Le champion, c'est celui qui supporte le régime médicamenteux imposé. Sinon il n'est pas fait pour le métier. Avoir la classe, c'est être capable de remettre l'aiguille de la seringue plusieurs fois au même endroit. Et cette culture la descend très bas dans toutes les catégories. C'est pourquoi il m'est impossible aujourd'hui de regarder avec un brin d'enthousiasme une course cycliste. C'est pourquoi, alors que j'avais passé les brevets nécessaires, j'ai décidé qu'il était irresponsable d'entraîner des jeunes vers ce sport magnifique. C'est peut-être pourquoi je n'ai pas été éducateur ou entraîneur de jeunes cyclistes mais....consultant et formateur.



## LES MOUSQUETAIRES DU MAQUIS

- Qu'est-ce qu'il fout Angie, il s'est coupé le poil ?
- C'est la jeunesse, ça pousse moins vite...
- Déconnes pas, j'ai fait comme lui, t'as vu les têtes de bergers corses qu'on se tape !
- En même temps le maquis ça a du bon...
- Tu te souviens des mousquetaires....
- Marijac !







## JUSTE UNE HISTOIRE

Le train du matin l'avait déposé sur un quai peu fréquenté avant de poursuivre son tortueux cheminement dans la vallée que la brume dévoilait peu à peu, comme si la journée débutait sans conscience du temps et de l'après. L'homme qui l'attendait ne prit pas la peine de vérifier son identité, il le salua avec déférence et l'accompagna jusqu'à la voiture qui les mena, avec une lenteur cérémonieuse, au cœur d'un vallon que les montagnes environnantes encadraient sévèrement et qu'occupait presque entièrement des bâtisses de briques rouges et noires dont les cheminées alimentaient sans fin le brouillard matinal de leurs fumées grisâtres.

Lorsqu'il sortit de la voiture il se trouva face à une délégation toute masculine, plus immobile encore que les sapins des montagnes, ce qui se vérifiait aux membres des cinq hommes, rigides malgré le vent qui commençait à s'engouffrer dans la vallée comme pour accélérer son réveil. Une main toutefois se tendit et des lèvres s'entrouvrirent : « Muller, Directeur, à votre service ». La phrase avait été prononcée d'un trait, comme un seul mot. Le ton n'incitait pas à la réponse, il n'y en eût donc pas. Aucune explication supplémentaire n'étant nécessaire, le groupe se dirigea vers les ateliers de l'imposante usine métallurgique. A l'intérieur, les bruits qui n'étaient lors de l'entrée sur le site que de lointains échos d'une probable activité humaine, devenaient fracas et vacarmes de pistons, presses, marteaux pilons, treuils, chaînes, wagonnets, scies, ébarbeuses, tours et fraiseuses. Le vaste espace de l'usine était saturé de la plainte des machines alignées dans un rigoureux ordonnancement tracé par de non moins rigoureux ingénieurs. La chaleur des fours à métaux semblait donner plus d'ampleur encore aux frappes métalliques qui se succédaient sans relâche jusqu'à former un bruit continu. Il devenait difficile de se parler, mais comme l'on ne se parlait guère, personne n'y prêta attention. Après quelques minutes, le groupe s'arrêta devant la seule machine à l'arrêt de l'usine. Le directeur montra au visiteur d'un geste sec un élément de la presse à forger.

Avant de s'approcher, l'homme sortit de sa sacoche un carnet et un crayon. Il nota quelques phrases, s'approcha de l'endroit désigné, regarda longuement les tôles, leur assemblage, les éléments amovibles, prit le temps de faire quelques dessins, de rédiger encore plusieurs paragraphes, sans se soucier des cinq hommes qui, dans son dos, attendaient sans un geste qu'il eût terminé. Une fois le travail d'examen achevé, le visiteur ne se retourna pas immédiatement. Il fixa son regard sur la presse et l'image du bras de l'ouvrier écrasé par le piston aveugle s'ancra dans son esprit. Alors il revint au groupe. Les bruits assourdissants lui étaient déjà familiers et il s'aperçût à peine qu'ils avaient quitté le bâtiment, traversé la cour et repris leur posture initiale devant la voiture. De nouveau Muller, Directeur, s'approcha de lui et indiqua combien il était indispensable de remettre rapidement en route la presse car le manque à gagner s'accumulait et, comme il avait dû le constater, la machine ne présentait aucune défaillance, l'accident survenu étant dû à l'inattention coupable d'un ouvrier qui n'était pas parmi les meilleurs. Le visiteur salua Muller, Directeur, et monta dans la voiture. Sur le quai de la gare, il n'y avait guère de voyageurs, toute présence humaine semblant s'être dissipée, comme la brume matinale. Le trajet du retour fût mis à profit pour rédiger le rapport qu'il dicterait demain à son bureau en distinguant les recommandations pour l'usage du matériel, la proposition de modification de la classe de risque dans laquelle se trouvait l'entreprise et le montant de l'indemnisation de l'ouvrier amputé. Lorsque tout ceci fût noté, Franz Kafka prit une inspiration et sortit de sa sacoche une nouvelle pochette de feuillets manuscrits, sur laquelle figurait un titre « La métamorphose ».

# SANS QUEUE NI TÊTE

On s'est retrouvés tête bêche et j'ai vu qu'elle avait une idée derrière la tête



A trop faire la tête, on perd la tête

Il faut éviter les tête-à-tête avec les têtes de noeud

Lorsqu'on a une tête à claques il vaut mieux avoir la tête dure

Pour lui farcir la tête, il faut commencer par lui faire prendre la grosse tête

Je peux citer de tête : tête d'oeuf, tête d'oiseau, tête de turc, tête de pioche, tête de mule, tête de linotte, et aussi tête de con qui n'est pas une tête de pont

Se payer ma tête ça peut coûter les yeux de la tête

Etre tête en l'air évite au moins d'avoir la tête dans le cul  
Avoir la tête  
au carré est  
un vrai casse-tête

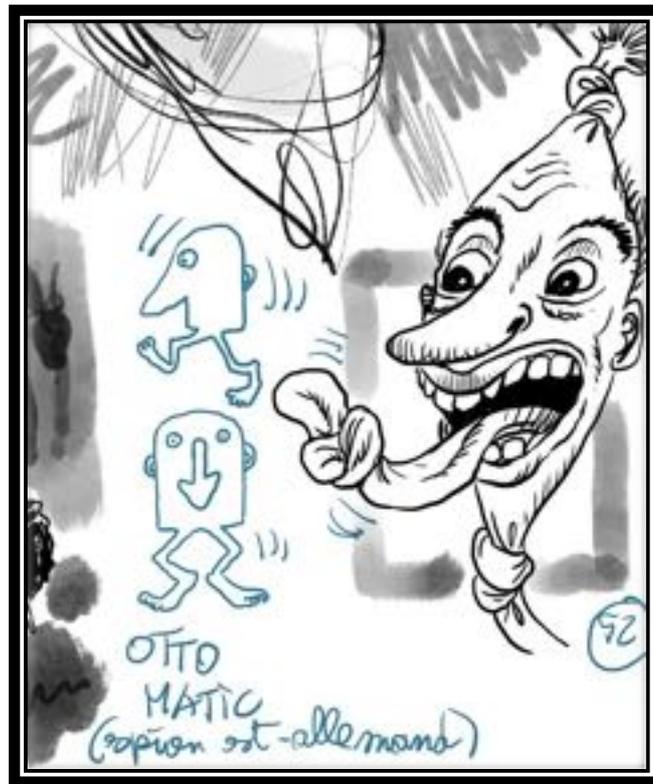
Etre une tête à chapeaux n'exclut pas d'avoir la tête près du bonnet

Difficile d'avoir une tête de cochon sans être une tête de lard

Je lui ai mis un coup de tête bille en tête  
Garder la tête froide c'est plus facile en hiver  
et quand on n'est pas une tête brûlée

Il me mange la soupe sur la tête, j'en ai par-dessus la tête  
Je vais lui mettre une tête : comme un compteur à gaz ou en pain de sucre ?

Le chasseur de têtes tire la tête  
C'est un tirage de tête, j'en mettrai ma tête à couper

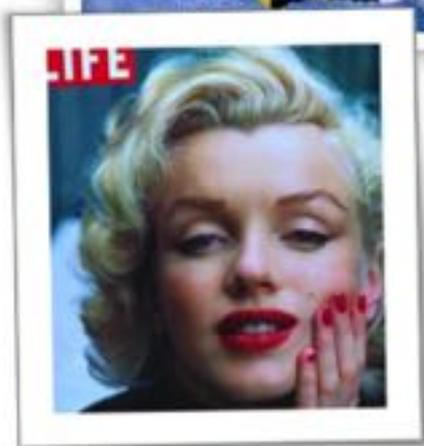


Je ne veux pas être une tête couronnée, une tête d'affiche, une tête de gondole,  
une tête de liste ou une tête de série : je ne veux en faire qu'à ma tête

Une voix de tête qui chante à tue-tête : je jure sur ma tête que je n'ai pas piqué  
une tête

Quand on a la tête dans les nuages, difficile de se creuser la tête  
Je lui ai tenu tête, il a cru que j'étais tombé sur la tête

C'est vraiment sans queue ni tête, de la tête aux pieds.





## MINOTAURE

Le Minotaure, fruit des amours de Pasiphaé et d'un taureau blanc, est un mythe grec dont Jorge Luis Borgès donna une version bouleversante dans sa nouvelle La demeure d'Astérion, nom du minotaure. Loin du monstre sanguinaire et violent dont on protège la foule en l'isolant dans un labyrinthe, le Minotaure de Borgès est un être sensible, prisonnier de sa singularité qui lui confère une conscience aigüe de lui-même et des hommes. Prisonnier volontaire il s'évade dans la mort qu'il s'offre comme une libération à laquelle son meurtrier ne comprend que peu de chose. Ce n'est pas pour rien que dans le Sud on aime les taureaux.



La Demeure d'Astérion - Jorge Luis Borgès

Je sais qu'on m'accuse d'orgueil, peut-être de misanthropie, peut-être de démente. Ces accusations (que je punirai le moment venu) sont ridicules. Il est exact que je ne sors pas de ma maison ; mais il est moins exact que les portes de celle-ci, dont le nombre est infini, sont ouvertes jour et nuit aux hommes et aussi aux bêtes. Entre qui veut. Il ne trouvera pas de vains ornements féminins, ni l'étrange faste des palais, mais la tranquillité et la solitude.

Il trouvera aussi une demeure comme il n'en existe aucune autre sur la surface de la terre. (Ceux qui prétendent qu'il y en a une semblable en Égypte sont des menteurs.) Jusqu'à mes calomniateurs reconnaissent qu'il n'y a pas un seul meuble dans la maison. Selon une autre fable grotesque, je serais, moi, Astérion, un prisonnier. Dois-je répéter qu'aucune porte n'est fermée ? Dois-je ajouter qu'il n'y a pas une seule serrure ? Du reste, il m'est arrivé, au crépuscule, de sortir dans la rue. Si je suis rentré avant la nuit, c'est à cause de la peur qu'ont provoquée en moi les visages des gens de la foule, visages sans relief ni couleur, comme la paume de la main. Le soleil était déjà couché. Mais le gémissement abandonné d'un enfant et les supplications stupides de la multitude m'avertirent que j'étais reconnu. Les gens priaient, fuyaient, s'agenouillaient. Certains montaient sur le perron du temple des Haches. D'autres ramassaient les pierres. L'un des passants, je crois, se cacha dans la mer. Ce n'est pas pour rien que ma mère est une reine. Je ne peux pas être confondu avec le vulgaire, comme ma modestie le désire.

Je suis unique ; c'est un fait. Ce qu'un homme peut communiquer à d'autres hommes ne m'intéresse pas. Comme le philosophe, je pense que l'art d'écrire ne peut rien transmettre. Tout détail importun et banal n'a pas place dans mon esprit, lequel est à la mesure du grand. Jamais je n'ai retenu la différence entre une lettre et une autre. Je ne sais quelle généreuse impatience m'a interdit d'apprendre à lire. Quelquefois, je le regrette, car les nuits et les jours sont longs.



Il est clair que je ne manque pas de distractions. Semblable au mouton qui fonce, je me précipite dans les galeries de pierre jusqu'à tomber sur le sol, pris de vertige. Je me cache dans l'ombre d'une citerne ou au détour d'un couloir et j'imagine qu'on me poursuit.

Il ya des terrasses d'où je me laisse tomber jusqu'à en rester ensanglanté. À toute heure, je joue à être endormi, fermant les yeux et respirant puissamment. (Parfois, j'ai dormi réellement, parfois la couleur du jour était changée quand j'ai ouvert les yeux.)



Mais, de tant de jeux, je préfère le jeu de l'autre Astérion. Je me figure qu'il vient me rendre visite et que je lui montre la demeure. Avec de grandes marques de politesse, je lui dis : « Maintenant, nous débouchons dans une autre cour », ou : « Je te disais bien que cette conduite d'eau te plairait », ou : « Maintenant, tu vas voir une citerne que le sable a rempli », ou : « Tu vas voir comme bifurque la cave. » Quelquefois, je me trompe et nous rions tous deux de bon coeur.

Je ne me suis pas contenté d'inventer ce jeu. Je méditais sur ma demeure. Toutes les parties de celle-ci sont répétées plusieurs fois. Chaque endroit est un autre endroit. Il n'y a pas un puits, une cour, un abreuvoir, une mangeoire ; les mangeoires, les abreuvoirs, les cours, les puits sont quatorze [sont en nombre infini]. la demeure a l'échelle du monde ou plutôt, elle est le monde. Cependant, à force de lasser les cours avec un puits et les galeries poussiéreuses de pierre grise, je me suis risqué dans la rue, j'ai vu le temple des Haches et la mer. Ceci, je ne l'ai pas compris, jusqu'à ce qu'une vision nocturne me révèle que les mers et les temples sont en nombre infini. Tout est plusieurs fois, quatorze fois.

Mais il y a deux choses au monde qui paraissent n'exister qu'une seule fois : là-haut le soleil enchaîné ; ici-bas Astérion. Peut-être ai-je créé les étoiles, le soleil et l'immense demeure, mais je ne m'en souviens plus.

Tous les neuf ans, neuf êtres humains pénètrent dans la maison pour que je les délivre de toute souffrance. J'entends leurs pas et leurs voix au fond des galeries de pierre, et je cours joyeusement à leur rencontre. Ils tombent l'un après l'autre, sans même que mes mains soient tachées de sang. Ils restent où ils sont tombés. Et leurs cadavres m'aident à distinguer des autres telle ou telle galerie. J'ignore qui ils sont.

Mais je sais que l'un d'eux, au moment de mourir, annonça qu'un jour viendrait mon rédempteur. Depuis lors, la solitude ne me fait plus souffrir, parce que je sais que mon rédempteur existe et qu'à la fin il se lèvera sur la poussière. Si je pouvais entendre toutes les rumeurs du monde, je percevrais le bruit de ses pas. Pourvu qu'il me conduise dans un lieu où il y aura moins de galeries et moins de portes. Comment sera mon rédempteur ? Je me le demande. Sera-t-il un taureau ou un homme ? Sera-t-il un taureau à tête d'homme ? Ou Sera-t-il comme moi ?

Le soleil du matin resplendissait sur l'épée de bronze, où il n'y avait déjà plus trace de sang. « Le croiras-tu, Ariane ? dit Thésée, le Minotaure s'est à peine défendu. »



**Le Minotaure découvre la place du Capitole**

## GLOSSAIRE, J'Y SERRE MES GLOSES

Dans son *Glossaire*, Michel Leiris définit la psychanalyse comme un lapsus canalisé au moyen d'un canapé-lit. On connaît les célèbres : Monsieur le Ministre, il faut durcir votre sexe...euh votre texte (Robert-André Vivien à l'Assemblée nationale - 1975) et : Tous les citoyens sont égaux et fraternaux (Fournier à la Chambre des députés - 1914).

Le lapsus ce serait l'inconscient qui s'exprime librement. Sartre ne croyait pas à l'inconscient. Qui parle lorsque notre langue fourche, que les idées s'associent et que les mots se jouent de nous ? N'est-ce pas plutôt notre volonté, notre souhait, notre crainte ou notre désir qui s'expriment ? à quoi pensait la belle jeune femme en me disant « Je tombe de soleil ? » et celle, jamais satisfaite qui avoue : « Je recherche toujours la perversion...enfin, la perfection ». Certains messages sont beaucoup plus clairs, lorsqu'un DRH annonce qu'il va présenter le tableau de mort des effectifs ou, plus classique, le salarié qui annonce dans un soupir que lundi il retourne au bourreau. Et lorsqu'en conclusion d'une réunion il est annoncé : "Je vous laisse le joint de finaliser....", on se doute qu'il faudra en effet prendre soin de la suite pour que le projet ne parte pas en fumée.



Chez Freud, on le sait, le sexe n'est jamais loin. Il est vrai que lorsque l'on annonce une réunion du COPUL, qu'il ne faut pas perdre l'objectif de vue en cours de rut ou que l'entreprise a une copulation assez âgée, le petit père Freud affiche un sourire satisfait. Le lapsus a souvent l'image d'une soupape qui libèrerait soudainement un trop plein de tension. Comme cet animateur annonçant qu'il va nous exploser la situation, à qui on conseillera de ne pas reprendre de café.

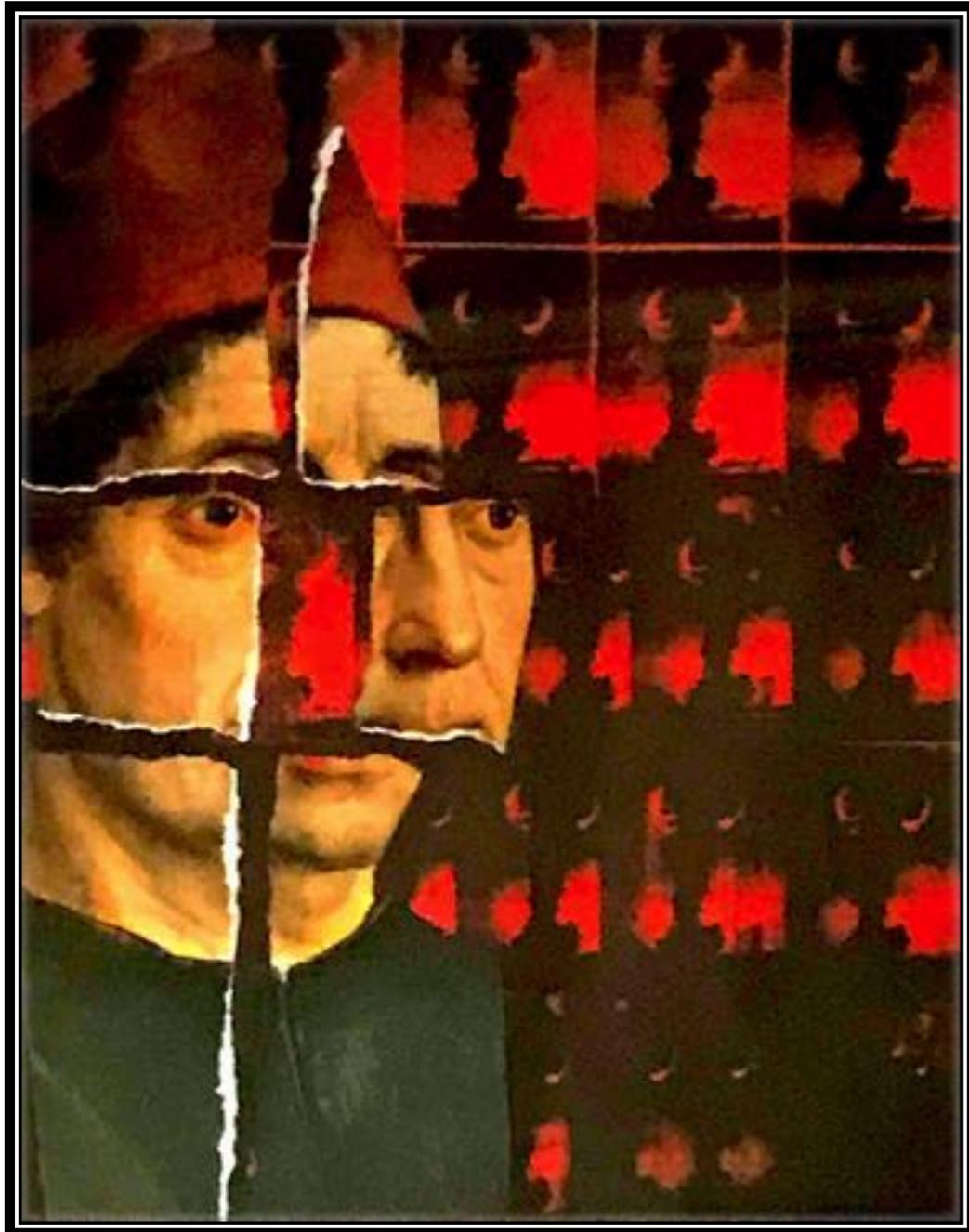
Laissons à la jeune femme tombée du soleil le soin de définir le lapsus : « un état de confiance modifiée ».





Tout tableau...et surtout tout portrait, se situe au confluent  
d'un rêve et d'une réalité.

**G. PEREC, La Vie, mode d'emploi**



Un bon portrait m'apparaît toujours  
comme une biographie dramatisée  
**Baudelaire**

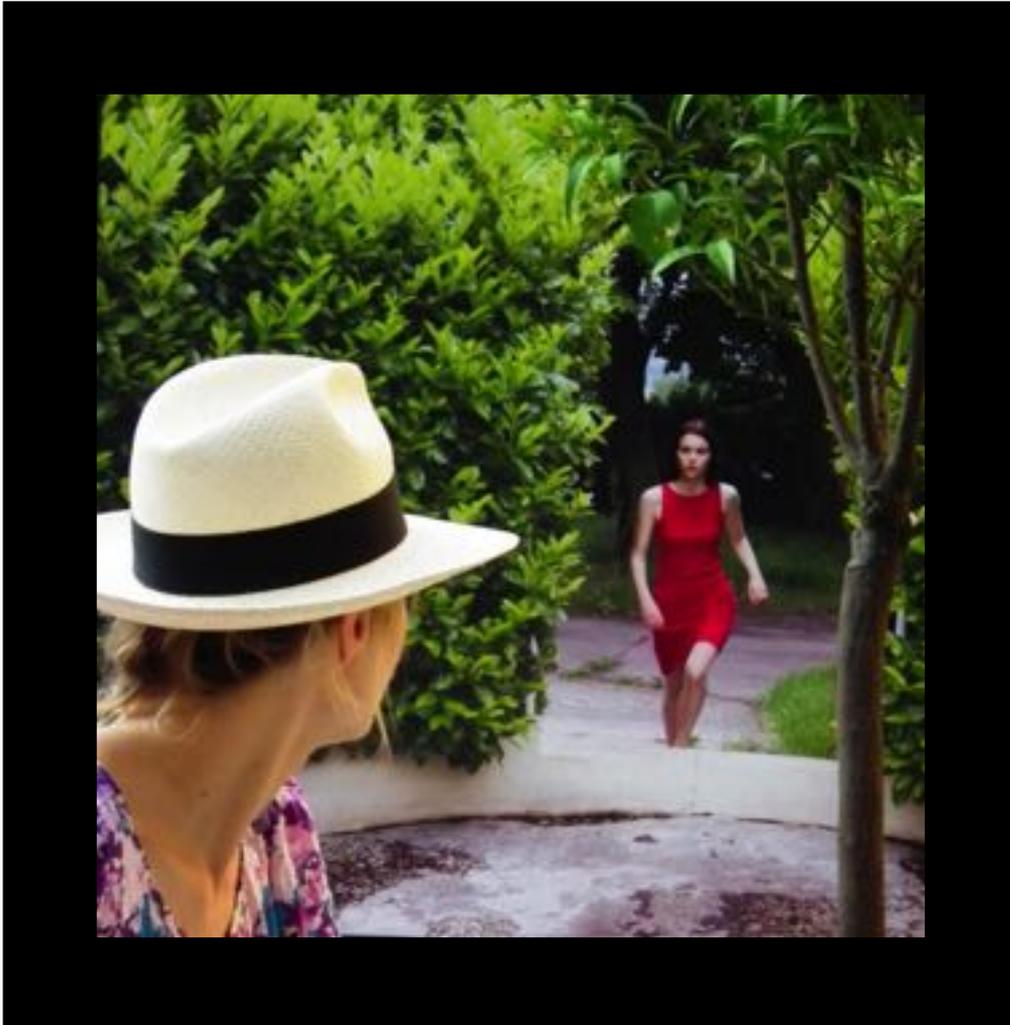
## LE REGARD DE LA BELLE FERRONNIÈRE

Elle se trouve dans une grande allée de l'aile Vivant Denon au Louvre. Un peu écrasée par la hauteur de la galerie et les grandes peintures qui l'encadrent. Elle n'est pas, comme La Joconde, indiquée dès l'entrée et aucun jeu de piste fléché ne mène jusqu'à elle. Pas de barrière empêchant de s'approcher, pas de verre protecteur : on peut lui parler à l'oreille que masque une improbable chevelure épousant la pommette volontaire. La colère dans le regard n'est pas due à la solitude ou à l'abandon, au milieu de la foule. Pas même aux pas perdus des promeneurs du Louvre. Cette colère a 512 ans et elle ne s'est jamais démentie. Le troisième œil, que forme le camée de la ferronnière, détient à l'évidence le secret du tableau que le peintre perçut sans le connaître vraiment. Léonard De Vinci aurait pu dire, comme Jean-Luc Godard : « Je parle de ce que je ne connais pas ». N'attendez pas de trouver en moi des certitudes nous dit-elle, mais profitez des fenêtres qu'ouvrent ma contemplation.



Léonard de Vinci - La Belle Ferronnière - 1497

La foule passe sans un regard pour le regard de la belle ferronnière pressée de se rendre aux pieds, ou plutôt au sourire, de la Joconde : la désignation sociale plus que l'observation particulière fait le chef d'œuvre. L'émotion doit surgir là où elle a été indiquée. La singularité de la découverte le cède à la reconnaissance collective.



La Belle Ferronnière n'enlève rien à la Joconde, et l'on peut admirer les deux, cela va de soi. Mais pour découvrir la première, il faut prendre le temps de l'errance attentive, du regard circulaire au-delà du point focal et des chemins fléchés. Il faut également s'affranchir un peu, en toute légèreté et sans acrimonie, de la recommandation sociale.

Bref, éprouver un temps de liberté qui permet au regard de voir vraiment. C'est à cette condition que l'on peut apporter à la banalité du quotidien un éclat sans cesse renouvelé.

LA NATURE IMITE L'ART





"It's three thousand miles to nowhere, we have a full tank of gas, half a packet of cigarettes, it's dark and we're wearing sunglasses... HIT IT!"



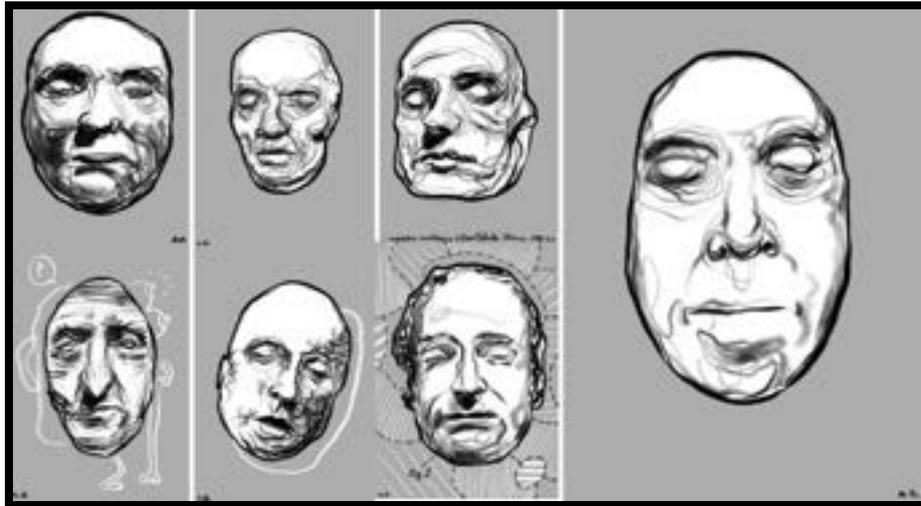
Regardez l'avenir en face !



## A TOMBEAU OUVERT

Le comble de la distraction : le matin, en se réveillant,  
ne pas penser à ouvrir les yeux

**Alphonse Allais**



**NF. F. NS. NC.**

**Non fui, fui, non sui, non curo**



Il faut toujours dessiner, dessiner des yeux quand on ne peut dessiner avec le crayon. Tant que vous ne ferez pas marcher l'inspection avec la pratique vous ne ferez rien de vraiment bon.

**J-A-D INGRES**



## MANIFESTO

La pédagogie a besoin d'action, de classicisme et de détours.

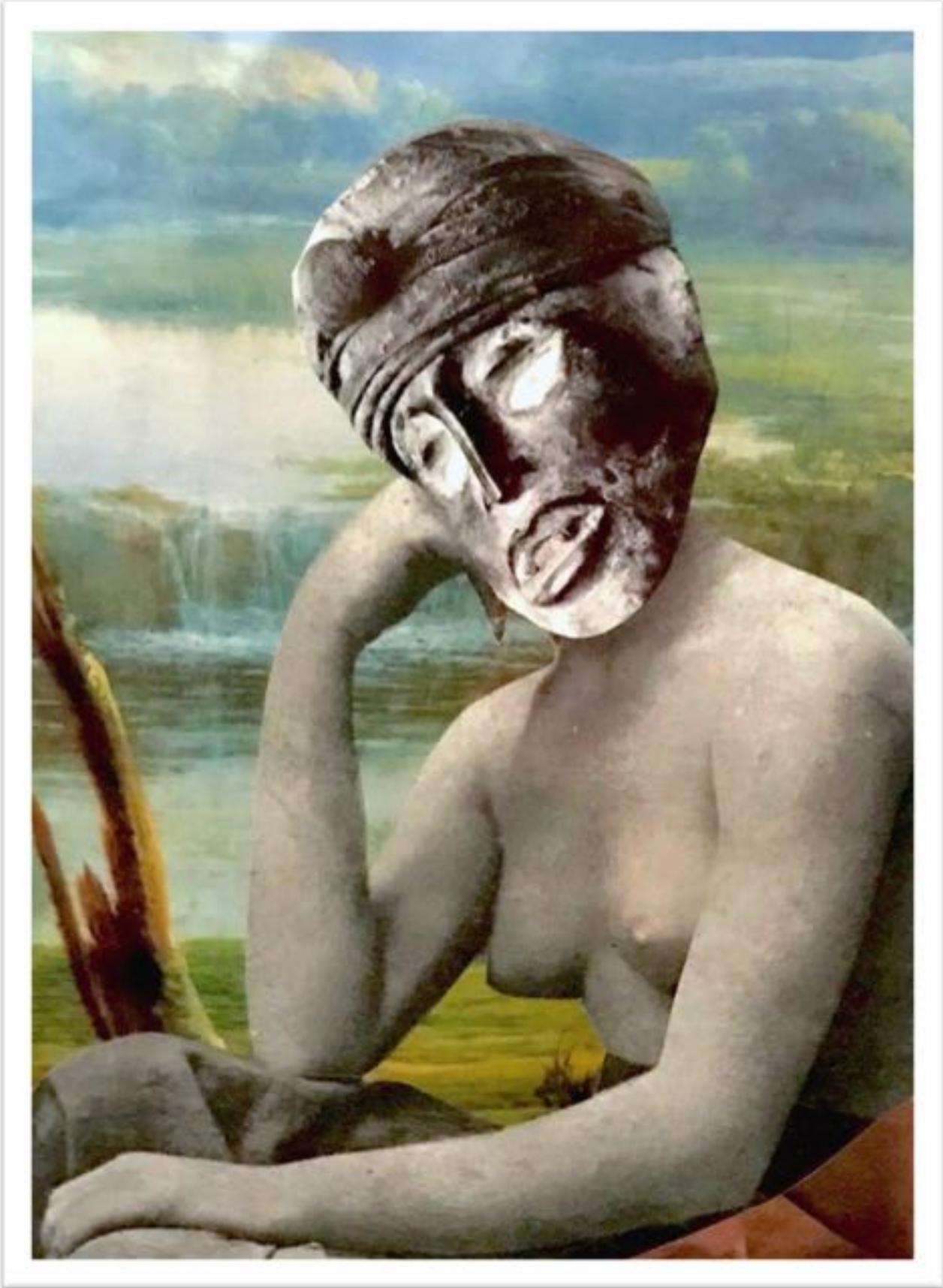
Pour l'action, il s'agit de ne pas la réduire et de l'envisager comme un apprentissage qui engage le corps et l'esprit, à part égale.

Pour le classicisme, il s'agit simplement de comprendre la contrainte libératoire, l'effort qui désentrave, l'épuisement qui est une régénérescence, la régularité qui permet d'incorporer, de développer un naturel. Et puis on ne construit pas de pédagogie contre : contre les attentes, pertinentes ou non, contre ce qui fût, contre le conventionnel même. Il faut s'en saisir, comme de tout le reste, et se frotter à la question de savoir ce que l'on peut en faire.



Les détours sont la condition de la créativité. Prendre le risque d'assembler ce qui ne va pas de soi, changer son regard d'habitude, faire des ponts improbables, apprendre à faire demi-tour dans les impasses et s'en servir pour ne plus s'y retrouver, oser les rapprochements incongrus, tester, essayer, tenter, risquer, hasarder, s'aventurer, vérifier, recommencer, continuer.

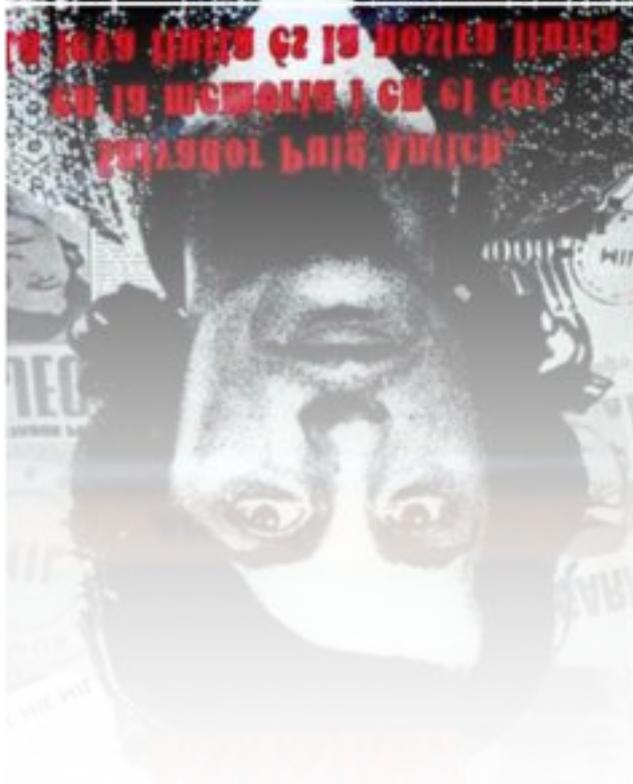
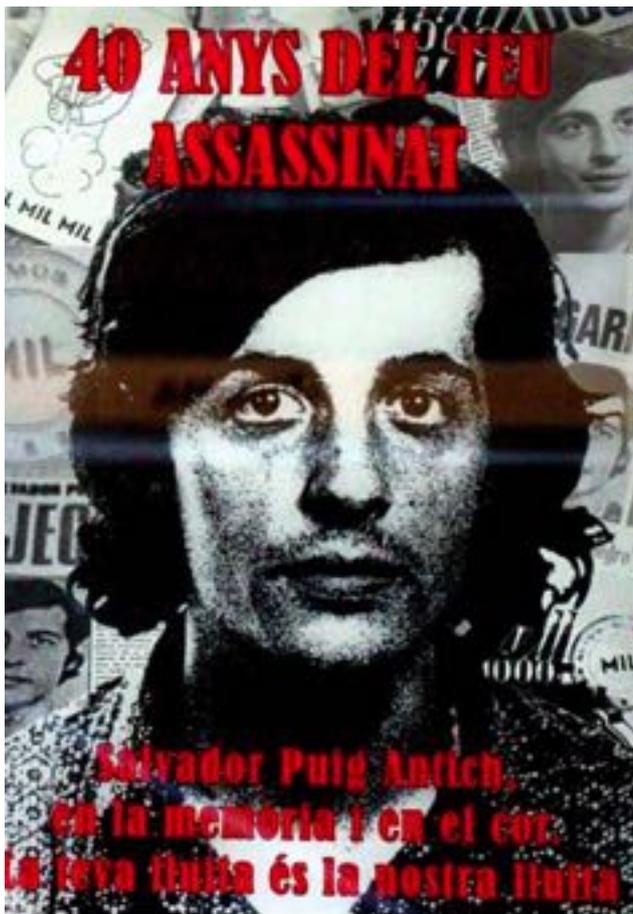
Pour lier l'ensemble, il est possible d'utiliser la ténacité, la persévérance et la rigueur.





Mais qu'est-ce qui leur passe par la tête ?







## FIN DU TRAVAIL

Quand un travail est-il terminé ? Comment s'y prend le peintre pour savoir que le tableau est achevé et qu'il ne faut plus que la brosse dépose encore de la peinture sur les couleurs qu'il a unies. Dans le documentaire qu'il a consacré à Picasso, Clouzot lui pose cette question et l'on peut voir le peintre modifier voire repeindre des chefs d'oeuvre jusqu'à parvenir à une oeuvre qu'il considère comme "finie". Mais Picasso n'apporte pas vraiment de réponse. On comprend que le tableau est fini lorsqu'il "tient", lorsque son équilibre apparaît ou lorsque le flot d'énergie, qui alimentait le travail, d'un seul coup s'interrompt. Pourquoi Julieth Mars Toussaint a-t-il suspendu son travail après avoir écrit sur le tableau "mauvais jour pour la peinture" ?



Julieth Mars Toussaint - Sans titre - 2009

Pour nombre de métiers, et notamment ceux des ressources humaines, le travail pourrait être considéré comme jamais fini tant il y a à faire. Mais dire cela est se réduire à une approche quantitative. Pour savoir quand un travail est fini, il est nécessaire d'avoir une esthétique du travail qui permette de pouvoir le considérer en un état d'équilibre satisfaisant. Sinon on pourrait s'arracher les cheveux devant le puit sans fond du jamais fini. En finir ? tout un art !



Taureau cornu, arqué, braqué sur la  
surface ensoleillée de l'arène où la lumière est si éblouissante  
que l'on distingue à peine de leurs ombres le torero, le picador et les banderillos,  
Taureau on n'attend plus que ton bon plaisir pour animer ce désert,  
Et, ce désert animé, que ton animation pour manifester l'homme.

Mais il existe des taureaux de nuit,  
Avec la lune sur leur front,  
Des taureaux noirs, des taureaux blancs  
Qui galopent à fond de train dans le sommeil des enfants,  
Et dont les mugissements ébranlent les villes,  
Et qui meurent dans les étoiles, lentement,  
En répandant leur sang dans l'immensité du temps.

**Robert Desnos**



## LE REGARD DE GILLES

Que regarde le Gilles de Watteau ? que vous dit l'oeil de l'âne ? pourquoi les quatre personnages ont-ils tous une expression différente ? d'où vient cette profondeur de Gilles ? Que nous dit ce visage absent qui capte votre regard ? Si vous passez par le Louvre, oubliez la Joconde, visitez la Belle Ferronnière puis dirigez-vous vers le Gilles, vous ne serez pas dérangé. Le tableau exprime tout l'art du 18ème siècle et des Lumières : de la peinture, du théâtre, de la philosophie, du roman, tout ceci est présent dans ce tableau tragique et joueur, profond et léger, lumineux et obscur. Ce tableau qui réunit tous les contraires en un éclat de génie bouleversant.



Antoine Watteau - Gilles - 1718

Gilles est un crucifié, il en a la lucidité. Gilles est un clandestin. Il s'habille de blanc, paraît au premier plan, capte toute la lumière, s'offre à vous et pourtant vous ne le voyez pas, ne le percevez pas, ne savez rien de lui. Pas de roman social et familial chez Gilles. Une présence absente qui lui offre toute liberté. Que lui diriez-vous si, croisant son chemin, il vous apparaissait dans son costume à la fois trop grand et trop court ? le corps lourd, les mains épaisses laissent un visage hébété. Pourtant, au léger, sourire, vous vous demandez si le Gilles ne se fout pas de vous. Et vous avez bien raison. Vous vous trouvez devant un hybride, c'est-à-dire littéralement un monstre. Et l'on ne cause guère au monstre. Passez votre chemin, voici le Gilles qui exprime toute la folie des hommes et n'en laisse rien paraître. Gilles, mon frère, mon ami, mon double, mon meurtrier.

## LE REGARD DE L'ODALISQUE

Ingres, c'est la démonstration que par le classicisme on peut parvenir à l'innovation la plus radicale. Mais l'énigme d'Ingres n'est pas là. Elle est évidemment dans les femmes d'Ingres, pour qui la femme n'existe pas. Mais il y a des femmes. Et en chacune d'elles, une irréductible singularité et des permanences universelles. Lorsque l'on peint les femmes comme J.A.D. Ingres, on sait cela. Ce qui fit le plus rire Ingres, longtemps après sa mort, c'est la frénésie comptable des critiques et commentateurs qui s'échinèrent sur les vertèbres de l'Odalisque. Et l'air pénétré des petits malins tout empreints d'histoire causale et linéaire qui virent en lui le précurseur de Picasso. En réalité, Ingres se fout de tout cela. Il dessine, il calque, il découpe, il ajuste, il organise, il démembré, il reconstruit, il imagine, il invente, il voit. Remarquez que souvent Ingres allonge, étend, donne de l'ampleur, étire et multiplie. Jamais il ne réduit, ne rétrécit, ne diminue, ne coupe ou ne se livre à l'ablation. Ingres est amoureux de la peinture, des femmes, des formes, de la vie, des couleurs, de l'harmonie, du beau, de lui-même aussi car il applique à la lettre le précepte "aime ton prochain, comme toi même". Le modèle est son prochain. En bon amoureux, l'excès est un minimum. Pour Ingres, jamais trop.



D'ailleurs il n'y a pas une mais des odalisques. Et lorsque Ingres peint chacune de ses odalisques, il peint plusieurs femmes là où tous s'obstinent à n'en vouloir qu'une seule. Voici le long bras d'une maîtresse aux gestes d'arrangeuse de fleurs, voici la croupe forte d'une fille du Nord de la Garonne, voici le dos musclé d'une femme du Sud dont le corps vit sous le soleil, découvrez le sein de la jeune fille pubère, fixez le visage de celle que dévisage le peintre qu'elle fixe, entendez le croisement de jambes fait pour agacer vos nerfs érotisés, prenez plaisir à suivre la courbe des pieds abandonnés au repos mais dont la cambrure traduit la fausse lascivité. Toutes ces femmes sont là devant vous. Epargnez-nous l'anthropomorphie laborieuse du bras trop long, du dos inhumain, des hanches impossibles et les pénibles observations qui à grand coup de rationalité voudraient dissimuler le trouble érotique qui est le votre. Cette peinture est un collage, vous le savez à présent, plus rien n'entrave donc votre plaisir de la regarder encore et de la regarder toujours. N'y cherchez pas la femme et prenez le temps d'y découvrir toutes les femmes et pour ce faire n'hésitez ni à tirer le rideau ni à lever les draps.

## LE REGARD DE LA TEMPÊTE

Quel sens donner à cette peinture : Tableau alchimique présentant l'eau, l'air, la terre et le feu ? allégorie de la condition humaine après l'expulsion du paradis d'Adam et Eve ? représentation archétypique de l'homme et de la femme, du guerrier et de la mère, de la puissance et de la charité ? panthéisme forcené dans lesquels les sujets ne sont que l'expression de forces qui les dépassent ? scène de genre à laquelle on prête trop et qui ne fait que décrire le potentiel orageux de la passion amoureuse ? accumulation de symboles phalliques (la lance, les colonnes, le caleçon bombé, le jaillissement de l'éclair...) mis en regard d'éléments plus féminins (la source d'eau, la maternité, le sein,...) dans une de ces oppositions duales dont l'Occident a le goût ? simple exercice de style ? amusement du peintre qui se réjouit déjà des siècles d'interrogation qu'il va susciter ? synthèse absolue de l'histoire de la peinture jusque-là ?



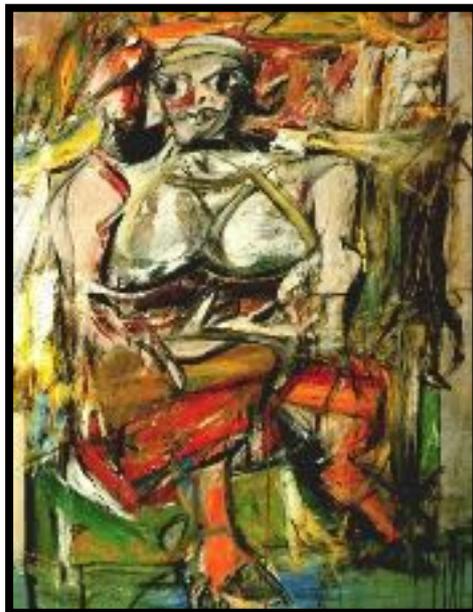
Giorgione - La Tempête - 1507

Le propre du tableau énigmatique et que plus vous le cotoyez, plus il vous est familier, plus la compréhension que vous en avez agit sur vous, et plus il apparaît évident que la seule résolution qui soit est de nature poétique. Ce qui signifie que le sens du tableau est autant dans le bleu des tempêtueux nuages que dans la pose nonchalante du jeune homme ou le regard inquiet et serein de la jeune femme. Ce regard paradoxal tourné vers celui qui regarde le tableau en est sans doute la clé. Le tableau est un collage, divinement assemblé. Toutes les contradictions de la vie y sont présentes et cessent de s'opposer. Elles composent une unité dont l'harmonie nous charme sans relâche. De la poésie pure, c'est-à-dire de la vérité : "La poésie est le réel absolu, plus il y a de poésie, plus il y a de vérité" (Novalis). Giorgione a donc peint en 1507 ce que Novalis écrira près de trois siècles plus tard. Rien d'étonnant donc à ce que la Tempête appartienne au genre des "poesie", genre créé par Giorgione lui-même. Il n'y a donc qu'un moyen de percer l'énigme : placez la Tempête en face de votre lit et laissez vous porter par le rêve.

## LE REGARD DE LA WOMEN

Willem de Kooning est un New-yorkais de Hollande, convaincu que les femmes sont des paysages et se souvenant corporellement que l'Espagne, comme la mer du Nord, s'est répandue dans les terres basses qui furent son premier horizon.

Les Women de Willem De Kooning sont des Vénus, directement issues de la Vénus de Lespugue et de toutes les Vénus ultérieures, mais qui n'aurait pas été taillée dans l'ivoire, plutôt pétrie dans la glaise, dans l'argile, dans la terre primordiale gorgée de mer originelle. Si Courbet dévoila l'origine du monde, De Kooning nous offre à la fois l'origine et l'avenir. La toile inondée de couleurs, de gestes et d'eau livre une figure dont la rapidité d'exécution ne doit pas tromper sur l'immémoriale élaboration. Réminiscence : dans les plats pays, sur les étendues d'eau, les nuages sont longs à se former mais défilent rapidement car rien ne saurait obstruer l'horizon. Le vent est maître des lieux, que l'on honore en couvrant le paysage de moulins. Le vent, le mouvement, le passage rapide du temps, et l'éternel retour de tout ceci habitent les vénus de De Kooning.



Willem De Kooning - Woman I - 1950-1952

Solidement installée dans l'herbe grasse des Polders, les pieds dans la mer, telle une momie irriguée de vie et d'énergie, la Woman I révèle brutalement que donner la vie c'est également donner la mort et que l'opposition entre femme-vie-mère et homme-mort-guerrier est un défaut d'imagination, une paresse de l'esprit. Comme le dit Sollers : "Le monde appartient aux femmes. C'est à dire à la mort. Là-dessus tout le monde ment". Pas De Kooning dont les doux yeux bleus ont une sauvage lucidité. Imaginez un instant le corps à corps avec la toile qui rendit possible cette Woman. Fermez les yeux et vous verrez la raison des bourgeois commerçants du Nord s'accoupler violemment avec la passionaria espagnole. Les hollandais et les espagnols furent des marins. Les plus belles villes de ces pays sont des ports. Ici, il faut se souvenir que c'est à New-York que sont apparues les Women. L'eau venue de toujours et qui s'en ira partout.

## LE REGARD INTÉRIEUR

Elles se nomment Hildegarde de Bingen, Marie-Madeleine, Angèle de Foligno, Catherine de Sienne, Marie de l'Incarnation, Thérèse d'Avila et Mme Guyon. Elles meurent de ne pas mourir.



On les dit mystiques et tentant par l'extase d'échapper à leur corps, qui du coup peut s'exposer sans choquer en la Chapelle, puisqu'il s'agit de sortir de ce corps, de se désincarner pour s'incarner en Dieu. C'est du moins ce qu'on leur fait dire. Il vaudrait mieux les écouter. Hildegarde par exemple, qui dit exactement l'inverse : "O homme, tu as en toi le Ciel et la Terre, fais de ce monde un Ciel sur la Terre".



Mais alors les corps ne seraient pas l'idée, ils seraient bien là, présents, et la chair extatique incarnerait la jouissance du corps en ces instants d'abandon où le plaisir et la douleur peuvent s'assembler pour porter le corps non pas hors de lui-même mais au plus profond de lui-même. Ne vous y trompez pas, toutes ces femmes regardent vers l'intérieur et ne deviennent universelles qu'en allant au bout de leur passionnelle singularité.

Parole de Thérèse : "Ce qui importe avant tout, c'est d'entrer en nous même pour y rester seul avec Dieu". Dieu est un ami, et même plus. Marie de l'incarnation, dans ses prières, appelle Jésus "mon bien aimé".

Peut-on faire plus incarnée que Catherine de Sienne qui affirme : "Tu es ce qui n'est pas. Je suis ce que je suis". Ces femmes là n'ont pas le mysticisme éthéré que l'on voudrait leur prêter. Elles sont charnellement et spirituellement présentes à la sensation que leur corps ne fait pas qu'exprimer mais vit pleinement. Ces femmes ont toute connaissance et le revendiquent. Angèle de Foligno : "le premier pas est la connaissance du péché ; par elle, l'âme craint fort d'être damnée en enfer. En ce pas, l'âme pleure amèrement". Corps et âmes donc, bien sûr, mais en pleine conscience de l'abandon et du plaisir de la sensation physique de l'amour comme forme ultime de la connaissance.



Dessins d'Ernest-Pignon Ernest



Quand Monica Vitti  
Au coeur de l'insomnie  
Nous rappelle  
A nos éclipses  
On aura beau dire  
On aura beau faire  
On ne pourra pas nous retirer  
Cette élégance des temps endormis  
Là-bas  
En Atlandide



Jérôme Leroy

## UN PROMENEUR D'EXCEPTION

On le regarde passer avec retenue. On irait volontiers lui serrer la main, et le remercier. Mais la discrétion de l'homme impose la réciproque sans que cela ne fasse vraiment débat. Alors on le regarde passer. La silhouette est voutée, le pas un peu traînant. En haut des marches, l'homme redresse sa stature. En face de lui le Panthéon, il était en première ligne en 1981, à sa gauche le Sénat qui fût son dernier mandat d'élus, devant lui les fleurs de l'été qui rechignent à s'effacer et profitent des dernières douceurs. On a connu des passages à l'automne moins verdoyants aux frondaisons. Le crépuscule attendra, pour l'heure on peut s'abandonner aux charmes de l'instant. Très court instant car sans que la vivacité du regard n'en soit entamée, dans les yeux du passant le passé est très présent.



Il y a de l'émotion à voir Robert Badinter traverser lentement le jardin du Luxembourg. Sourire aux enfants, rester anonyme aux adultes. Qui aime le droit aime, en principe, les principes. Et plus que d'autres, que beaucoup d'autres, Robert Badinter connaît la valeur des principes et d'un particulièrement. Celui que la communauté a besoin de droit commun. Et pas de droits d'exception. Que le droit est fait pour rassembler et qu'il faut toujours privilégier la volonté de conserver à la règle son caractère général et ne pas céder à la tentation du particulier, de la règle d'opportunité, de circonstance ou de reconnaissance des particularismes. La dignité de chacun est d'être traité comme les autres. Ce promeneur du soir là le sait bien qui n'a eu de cesse lorsqu'il était au pouvoir de faire abolir les lois spéciales et supprimer les tribunaux d'exception. On aurait bien besoin, encore, de Robert Badinter. Car un homme attaché à ce point aux principes, de nos jours, c'est vraiment une exception.



S'asseoir sur le Tropic du Capricorne en pensant au Père Miller et au copain Garrigue, lui envoyer la photo et recevoir en retour celle de cézigue hilare en train de courir un 100 m dans le stade d'Olympie, se dire que depuis l'enfance, on n'a pas trop perdu le fil et qu'il en reste encore des tonnes de conneries sublimes qui nous attendent.

# PLÉÏADES

## La cathédrale du temps

Vous écartez d'emblée tous les clichés : le grand bleu, la marenostrom, la mère originelle, le liquide amniotique, tout le fatras habituel de la symbolique de surface. Car il s'agit de se plonger dans les profondeurs. D'aller voir un peu au-delà. Il ne s'agit pas de descendre, mais de monter dans cette profondeur qui nous est offerte par Alain Garrigue. La graine a rugi et laissé place à cette grande tige qui nous livre ses petites échelles, de ci de là, pour nous faciliter l'entrée dans le tableau. A hauteur d'homme.

De manière un peu exceptionnelle car dans les toiles d'Alain Garrigue on trouve toujours un trait d'humour, un léger déni de réalité, un décalage, un clin d'oeil qui vous dit "du calme, tout ça n'est pas vraiment sérieux, profite, apprécie, mais pas la peine de se pousser du col". Ici ce trait n'est pas présent. La toile recèle une gravité qu'il était nécessaire de noyer dans le bleu pour qu'elle ne soit pas pesante. Par ce ton et par ce bleu, rapportés à sa peinture habituelle, cette toile est d'exception.

Vous vous laissez happer par la toile et entrez dans son espace. Vous vous demandez quelle est la matière qui vous accueille : pas la mer, pas la terre, pas l'air. Si c'est une matière, elle est inconnue dans notre monde. Et là vous réalisez que l'espace dans lequel vous projette cette toile, c'est le temps. L'oeil de Proust, en haut, au centre, vous en persuade. Le maître du temps est là et veille à son ordonnancement. Vous êtes dans la Cathédrale du temps, le lieu de toutes les incantations, de toutes les convocations.

Vous lisez à gauche sur la toile : "ICIOULA" et c'est Rimbaud qui apparaît : "Arrivée de toujours, qui t'en iras partout". Vous découvrez à droite ces touches de couleur ocre, brune, sienne, terre, chair et surgit De Staël, autre grande carcasse qui se plie et se détend devant la toile. Vous voyez quelques bateaux de Charon, des pas perdus pas perdus, la présence permanente de l'enfance, quelques ombres que vous habillerez vous même de vos craintes ou de vos désirs. Et là le mouvement se met en marche, le couvercle saute, la mécanique s'enclenche, le manège tourne, e per si muove, tout prend vie, l'illusion est profonde. Qui vit avec cette toile ne pourra plus s'en séparer.



L'illusion des profondeurs - 2010

**Ah oui, c'est comme l'autre là....**

C'était un de mes premiers travaux sur l'évaluation. Il s'agissait de dispositifs individualisés, en tout cas présentés comme tels. Et je devais évaluer. J'ai commencé par prendre une feuille blanche, un stylo (ça fait un peu daté, mais c'est comme ça) et lister toutes les possibilités d'évaluation. Je suis arrivé à 10 : la satisfaction, la mesure d'écart par rapport au cahier des charges, le benchmark, l'évaluation sommative, l'évaluation acquisitive, les compétences utilisées, la réunion des conditions de réussite, l'amélioration de la performance, les effets non prévus, les dynamiques générées. Je présente le tout à un collègue qui me dit : "Ah, tu as pris le modèle de Kirkpatrick et tu l'as détaillé...". Le modèle de qui ? Kirkpatrick je n'en avais jamais entendu parler, j'avais juste pris ma feuille et essayé de faire un peu de logique.

De temps à autres, des zigues se plantent devant les tableaux d'Alain Garrigue, regardent mais voient sans doute peu car il a droit à des : "Ah ouais, tu fais des couronnes comme Basquiat, comme des petits chapeaux, et des têtes de mort aussi, ah c'est pas mal, ça rappelle vraiment Basquiat...". C'est fort Basquiat, un génie, pas de problème. Mais Alain quand il peint ses toiles, les génies, les pas génies et tous les autres, c'est pas trop la question. T'es quand même face à la toile, avec la peinture, les éponges, les raclettes, les grattoirs, les pigments, le papier, la térébenthine, et tout ce qui traîne dans les fioles, les pots, les bassines, les boîtes, les tables, les planches, les torchons et tout le bordel qui encombre l'atelier. T'es pas plus avec Basquiat qu'avec Picasso, Klee ou De Kooning. Bien sûr que tu es gorgé de tout lorsque tu peins ou que tu écris ou que tu prends n'importe quelle décision à la gomme, mais sur le moment, ta seule préoccupation c'est de faire un truc qui se tienne, qui soit cohérent avec ce que tu fais que t'es planté là et tu te fous bien, au moment où tu le fais, de savoir si ça a été fait ou non et si le premier rigolo qui passe va te parler de Basquiat ou d'un autre. Et puis il suffit de bien regarder et ça se voit : le chapeau c'est celui d'Henry Miller, parce qu'on a toujours fantasmé de lui soulever le galure pour savoir ce qu'il avait dans la tête. Et ça nous fait bien marrer parce qu'avant de savoir ce qu'il y a dans une tête, t'as quand même le temps d'en dessiner, des petits chapeaux !



Babylone Spirit - 1997



Eponge, mode d'emploi - 2001

## **Non Bob, t'es pas tout seul !**

Quand on demandait à Francis Bacon si tel peintre n'avait pas influencé son travail, il répondait invariablement : "j'ai été influencé par tellement de peintres que c'est bien possible". La même réponse aurait pu être obtenu de Picasso, d'Ingres et finalement de tous ceux qui font véritablement de la peinture. Il faut nous y résoudre, nous sommes des éponges. Même, ou plutôt, surtout, cette grande tige d'Alain Garrigue, dont on comprend mieux du coup certaines peintures.

Consciemment, inconsciemment, par volonté, par goût, par désir, par fascination, par obligation, par la contrainte, par le plaisir, tous les jours nous épongeons mots, images, émotions, connaissances, odeurs, sensations, raisonnements, relations, visions, rêves, actions, en un mot tout ce que nous vivons. Eponger, certes, et pourquoi pas de bon coeur. Mais pourquoi faire ? la véritable question est moins dans ce que nous épongeons que dans ce qui ressort lorsque nous pressons l'éponge. Que va nous livrer la magie alchimie de l'individualité, de notre singularité ? qu'allons-nous faire, nous abstenir de faire, essayer de faire, rêver de faire, ne pas vouloir faire ou faire en sorte de ne pas faire ? C'est parce que la réponse à cette question est toujours une surprise, que je prends toujours autant de plaisir, depuis 30 ans, à être formateur, éponge au milieu des éponges. Et c'est ainsi que Bob l'éponge est grand !

## **Allez les copains, au boulot !**

Les véritables amours sont enfantines, et ceux qui déploient leurs effets dans le temps reposent souvent sur des enfances qui s'accordent.

Mais pourquoi des enfances s'accordent-elles ? si je jette un coup d'oeil aux trajectoires professionnelles des copains d'enfance, je souris : photographe, restaurateur, peintre et dessinateur, avocat, musicien, commerçant, infographiste...pas un n'est salarié, moi-même ne l'ai jamais été. Les seuls qui dérogent ont opté pour la fonction publique : dans un musée et dans une bibliothèque. Le lieu a primé.

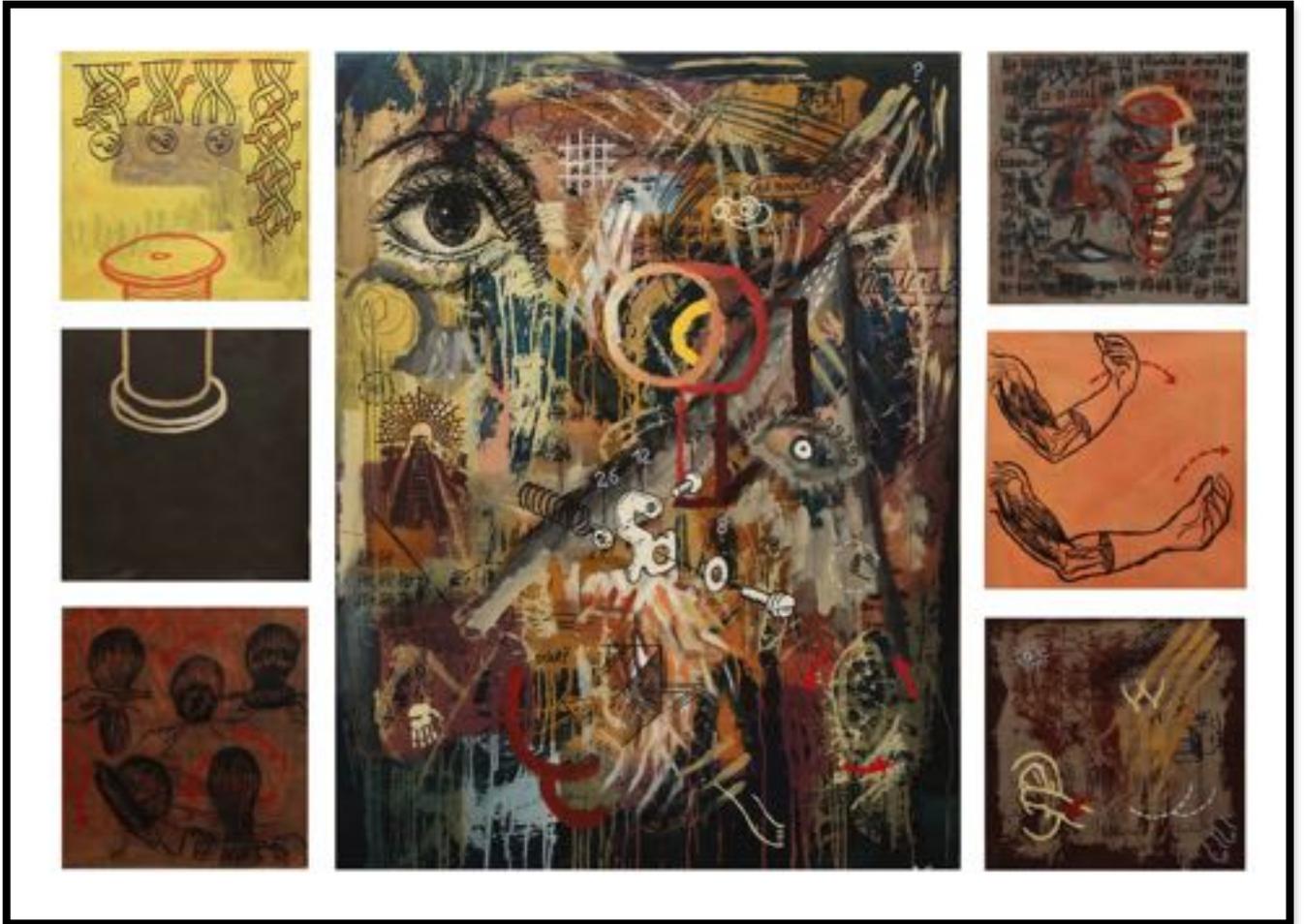
Nous étions tous profondément marqués par le désir de liberté, nous portions Proudhon en bandoulière et proclamions que le salariat c'est l'esclavage, nous qui succombions béatement à trois battements de cils et une jupe un peu courte.

Nous n'avions pas goût à être managés et, souci de rigueur ou de cohérence, pas le goût d'être managers.

Il n'avait pas fallu que Sartre nous explique deux fois que la liberté était une responsabilité.

Nous étions animés par une sorte d'individualisme collectif, comme ces collectifs d'artistes qui dynamisent les talents individuels sans altérer les singularités.

Nous avons également décidé, c'est évident, de ne jamais travailler. C'est sans doute pourquoi nous avons pris soin d'avoir des activités qui nous absorbent tout entier : au moins, on n'a pas le temps de travailler.



Au boulot - 2017



L'union profane -

Schplaouch !  
J'ai plongé dans la vie

En sortant de ma mère  
J'ai plongé dans la vie  
Comme dans l'eau de la mer

J'ai toussé, j'ai craché  
J'ai gueulé comme un âne :  
" Au secours ! je me noie "  
Personne n'a bronché  
Ne m'a tendu de rame  
De coquille de noix  
Alors tant mieux, tant pis  
J'ai appris à nager  
Puisque c'était mon rôle  
Certains requins m'ont dit :  
" On va pas te manger  
Mais travaille ton crawl,  
Ce sera plus prudent "

**Claude Nougaro**

À chaque halte de mes souterraines pérégrinations, je griffonne des pictogrammes, je trace des lignes et j'étale de larges coulées de peinture sur la paroi pour indiquer mon passage en ces lieux. Sans autre ambition que de témoigner de mon trajet. Comme pour baliser un chemin. Ces indications de mon éphémère présence en ce monde n'ont véritablement lieu d'être qu'à seule fin de réemprunter un jour ce trajet ; chose que je ne ferais jamais, je le sais. Mais peut-être quelqu'un d'autre partira à ma recherche et refera la même expédition que moi ; qui sait ? Je ne suis qu'un locataire incertain, un prisonnier dont les jours sont comptés, s'acharnant en vain à gribouiller les parois de sa geôle. Je suis un enfant qui ne peut s'empêcher d'imprimer la paume de sa main dans le ciment frais du trottoir. L'imbécile heureux qui grave son nom sur une pierre de la grande pyramide : « Ici est passé lord Byron », que le jeune Flaubert s'extasie à déchiffrer quelques années plus tard. Je ne suis rien d'autre que le Sioux préposé aux signaux de fumée sur la sierra. L'aligneur de cailloux. Le petit Poucet volontaire. Au beau milieu de nulle part, sur la plaine infinie, un petit cliquetis métallique se fait entendre : le télégraphiste oublié continue d'envoyer message après message sans que personne ne l'ait averti de la coupure des fils, plusieurs centaines de kilomètres en aval. Qu'importe ! Il martèle rageusement son appareil à morse et tente, coute que coute, d'accorder correctement ses participes passés avec les compléments d'objet direct s'ils sont placés avant le verbe « avoir ». Qui lui en tiendrait rigueur ? Je suis l'analphabète, le cireur de chaussures porteur de messages. Le commissionnaire incapable de décrypter les dépêches dont il est le dépositaire. Je suis le facteur des campagnes, perdu dans les bois, qui réécrit les lettres volées. Mermoz de l'inutile. L'expéditeur de codes secret dont la clé de lecture reste encore à inventer. Le clairon du Chemin des Dames, le petit tambour d'Eylau ou d'Austerlitz inapte à saisir les conséquences de ses bruyantes combinaisons de notes. Je suis le témoin à charge, l'invité surprise, le treizième à table. Je ne m'occupe de rien mais il n'est pas de sujet dont je ne m'empare pour tenter de le faire cabrioler comme un petit animal sur le poli de la table. Je suis le samizdat, le manuscrit interdit microfilmé dans la semelle du touriste anonyme qui passe les contrôles aux aéroports comme une fleur. Le traceur de cœurs percés de flèches sur les frênes de la forêt des Carnutes. Le doigt sur la vitre embuée qui fait rigoler tous les passagers du bus un soir d'hiver. Je ne suis qu'un passeur de plats. Celui qui file les tustes aux examens. L'as des combines. Celui qu'on attrape la main dans le sac, l'innocent aux mains pleines. Le coupable idéal.

Toujours aux aguets, en retard pour la paye. Je connais tous les passages de la haute vallée, et l'on ne vient me chercher que pour traverser la frontière de nuit. Je suis celui qui envoie des lettres au jugé, à n'importe qui dans l'annuaire ; l'émetteur. Le poste à galène. Les sanglots longs des violons... Je répète : les sanglots longs... Celui qui reprend du rabiote et qui avertit les potes dans la file. Le dernier à la fête. Je suis le scrutateur, perdu dans l'océan.

Le hunier.

Je suis le jongleur de feuilles.

Je sais que je ne suis rien mais je trace quand-même, dans le noir de la galerie souterraine, mes petits dessins fort têtus.

A.G.



## **Salaud de Petit Poucet !**

On connaît la morale de l'histoire, mais au cas où, la voici :

On ne s'afflige point d'avoir beaucoup d'enfants,  
Quand ils sont tous beaux, bien faits et bien grands,  
Et d'un extérieur qui brille ;  
Mais si l'un d'eux est faible ou ne dit mot,  
On le méprise, on le raille, on le pille ;  
Quelquefois cependant c'est ce petit marmot  
Qui fera le bonheur de toute la famille.



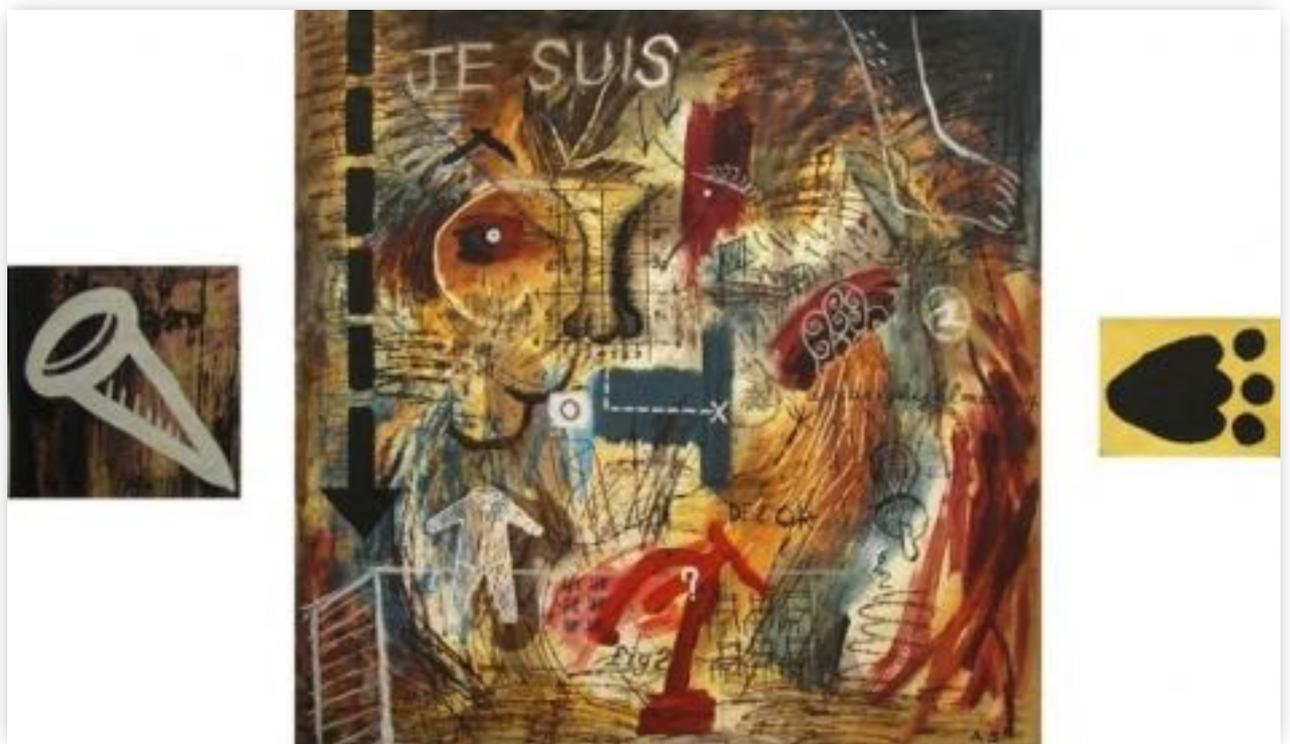
Le Petit Poucet n'a rien d'un conte mièvre. Au contraire : le Petit Poucet ne fait pas confiance à ses parents, il ne compte que sur lui-même, il embobine la femme de l'ogre, conduit celui-ci à tuer ses sept filles, lui vole ses bottes de sept lieues (de là à penser que le Petit Poucet commet les sept péchés capitaux...il n'y a qu'une lieue), obtient par chantage et mensonge le trésor de l'ogre, et se trouve rempli de fortune après tout ceci. menteur, voleur, assassin et vénal, voici le Petit Poucet récompensé par la gloire et l'admiration de toutes et tous.

Il n'y a pas d'histoire, il n'y a que des manières de les raconter. Heureusement, la peinture retourne les cartes !



Le petit poucet

La première découverte du tableau m'avait à la fois fascinée et rebutée : la saturation de la toile racontait trop d'histoires à la fois, trop de choses à dire, trop plein, lits et barreaux carcéraux, scène fermée et au final une sourde angoisse et une représentation de la vie d'une grande dureté. Mais je n'ai jamais oublié ce tableau, et pour finir je vis désormais avec. Et aujourd'hui il m'offre une scène de théâtre, un jeu qui n'est qu'un jeu, un décor sans angoisse, un clou qui tient bon et une patte immémoriale qui poursuit sa marche en avant.



Était-il besoin de cela pour constater que ce que l'on voit, ce n'est jamais qu'une projection de soi-même et que notre humeur du jour est un prisme incontournable qui configure la réalité avant même que nous ne l'appréhendions.

C'est pourquoi si l'on ne se baigne jamais dans le même fleuve, on ne voit jamais le même tableau et l'on ne peut pas relire le même livre.



Quelle tête on a quand on lit ?

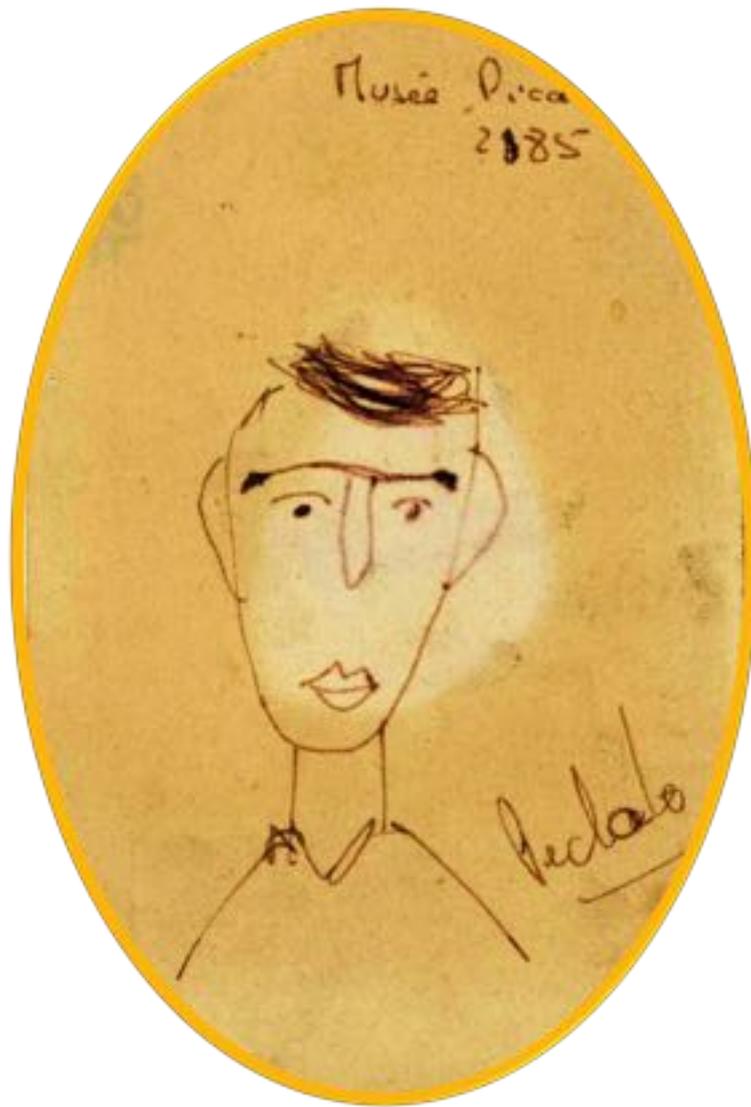


Ça dépend de la taille du journal



Je ne suis pas un couturier, je suis un artisan

WILLEMS CONSULTANT  
31 RUE GAUTHEY  
75017 PARIS  
[willems.consultant@orange.fr](mailto:willems.consultant@orange.fr)  
06 61 47 39 76



Si je pouvais vous rendre tous musiciens,  
vous y gagneriez comme peintres !  
J-A-D INGRES